

L'ÉCRAN français

N° 284.

48 PAGES
50
FRANCS



Jean Image a imaginé une suite aux Aventures du Petit Poucet, de Charles Perrault. Jeannot l'intrépide est le charmant Poucet de ce demi-siècle, c'est aussi le premier dessin animé français de long métrage en couleurs. En dernière page de L'Écran français, vous verrez quelques images de Jeannot l'intrépide, une belle réalisation des techniciens français du dessin animé.

(Photo Ciné-Sélection.)



Le texte intégral de la célèbre émission radiophonique d'André GILLOIS :
Qui êtes-vous... DANIÈLE DELORME ?

JAN

★ Chapelier de grande classe



■ FRASQUE a. Bourrelet très coiffant. Calotte à piqûres. Très seyant.
◆ GRACIEUSEMENT 45 Photographies, réunies en une plaquette de 24 pages et reproduisant les plus beaux Chapeaux JAN, vous seront expédiées sur simple demande. Hâitez-vous, le tirage est limité.

14, rue de Rome et 10, rue Paradis
PARIS MARSEILLE

(Près Gare St-Lazare,
Face Cour de Rome)



NAHMIAS

COIFFURES NOUVELLES
PIERRE & CHRISTIAN
"Faubourg Saint-Honoré"



■ LA COIFFURE D'AUJOURD'HUI adaptée à votre visage par PIERRE et CHRISTIAN, les coiffeurs en vogue du Faubourg Saint-Honoré.
■ PERMANENTE « LANOLINE » donnant les volutes de la coiffure moderne.
■ A PARIS : PIERRE ET CHRISTIAN, 6, Faubourg Saint-Honoré (Salon au 1er étage). ANJOU 26-08.
A Saint-Jean-de-Luz : direction Pierre VELEZ

NAHMIAS

VOUS TROUVEREZ dans ce numéro :



— La célèbre émission radiophonique d'André Gillois, « Qui êtes-vous ?... », Danièle Delorme, page 5.

— Michel Auclair, sans fond de teint, un reportage de Bob Bergut et P.-H. Martin, page 9.

— Fernandel dit : « Attention ! explosion de rire », page 12.

— Luis Bunuel, hôte d'honneur des « Mardis de L'Ecran », page 14.

— Le donda... le dondadè... Le Don d'Adèle, page 19.

— Voulez-vous jouer au petit train ? supplément gratuit au catalogue d'étranges, page 24.

— Pierre Brasseur est d'un port à l'autre, Maître après Dieu (page 26)... mais il retourne sous les tropiques, car il est aussi « L'Homme de la Jamaïque », page 33.

— Bibi Fricotin se trouvera page 29.

— La vie amoureuse des grands séducteurs de l'écran. Cette semaine : James Stewart, l'éternel timide, page 31.

— Maman ne m'abandonne pas », c'est le thème du dernier film de Maurice Cloche « Né de père inconnu », page 36.

— Notre page de dessins humoristiques : Production Distribution Père Noël and C° (S.A.R.L.), page 37.

— Une nouvelle chanson de Jacques Prévert et Joseph Kosma, chantée par Yves Montand : « Compagnons des mauvais jours », page 39.

— Le film magistral d'Igor Savtchenko, « Le Troisième Coup », vous est intégralement raconté en images, page 42.

— Et toutes nos rubriques habituelles : Les films de la semaine, les Ciné-Clubs, la Mode, etc.

8076



La fête de la Nativité revêt, au cinéma, des aspects différents, mais avec les mêmes décors traditionnels : sapin, bonhomme céleste, houx, bûche, cheminée, souliers qui attendent, jouets rutilants, bougies étincelantes, mines réjouies, cadeaux empaquetés, chants liturgiques, neige à croquer, messe de minuit, santons de Provence, étoiles du Berger ou non... sur ce fond de décor brossé (au pochoir) sur la toile de la tradition, le cinéma du vingtième siècle fait évoluer des personnages aussi vieux que la trogne du bonhomme Noël avec pour fond sonore une musique à clochettes... Bing Crosby chantant *White Christmas*, par exemple.

Pas de Christmas anglais sans punch, sans chants d'enfants dans une cour enneigée. Le cinéma ignore (ce jour-là seulement), les brouillards et les docks.

Pas de Christmas américain sans neige ensevelissant une

voiture dans une rue de Washington, sans gosse costumé en cow-boy. La caméra, à Hollywood, ignore le climat. Les rues de Los Angeles sont ensoleillées le 25 décembre, mais on vend des cartes postales où des pin-up girls se roulent dans une neige de pacotille.

La France respecte les traditions de Noël, mais si la caméra s'ingénie à filmer le réveillon, elle oublie consciencieusement ceux pour qui Noël est un jour sombre (hormis cette scène de *La Grande Illusion*, où Jean Gabin compose une crèche de fortune).

Noël au cinéma n'est pas toujours un Noël de chez nous. Mais, assurément, le soir de Noël, un grand nombre de lecteurs de *L'Ecran Français* feront comme moi : ils iront... au cinéma.

Pierre CHATELEIN.

3



Le film d'Ariane

IL EST VIVANT...

SAVEZ-VOUS la pertinente remarque que m'inspirent mes astucieuses cornes, à l'approche de l'an nouveau ? C'est celle-ci : le cinéma français est vivant.

Cela peut vous paraître tout bête, et je vous entends déjà dire que le Minotaure ne s'est pas foulé...

Foulé ou pas, je maintiens : et j'insinue même que s'il est vivant, notre cinéma, cela n'est peut-être pas aussi simple que cela en l'air. C'est parce que le peuple de France défend son cinéma, et aujourd'hui plus que jamais.

SI le cinéma français est vivant, c'est aussi parce qu'il a su dominer les forces de désagréation qui le minaient.

Le public ne désire pas voir des films heurtant sa sensibilité. S'il se détourne des films américains, ce n'est pas pour chauvinisme : mais parce que leur contenu lui paraît rebutant. Et s'il défend le cinéma français, c'est parce que les films français lui plaisent.

Or on voyait s'étalement, il n'y a pas si longtemps, dans certains de nos films, un prétendu « réalisme » noir, présentant la vie comme uniformément absurde et accablante, bref donnant de la réalité une image tout à fait déformée.

Au début de l'année, ont paru deux films noirs, réalisés non sans talent : Manèges, d'Yves Allégret, et Un homme marche dans la ville, de Pagliero.

Confirmant des expériences précédentes, leur exploitation a été loin de répondre à ce qu'en attendaient leurs producteurs. Et l'avenir du film noir semble bien compromis.

Il reste à des réalisateurs comme Yves Allégret et Pagliero à se tourner vers un réalisme véritable, qui montrera l'importante part de lutte et d'espoir que contient la vie : le cinéma français en sortira renforcé.

BEAUCOUP de films n'ont d'autre prétention que de distraire : ne demandons pas plus à la fantaisie qui les anime. Remarquons toutefois que la proportion de tels films est fort importante, cette année, et qu'elle l'est sans doute un peu trop. Certes, jamais les gens n'ont eu autant besoin de distractions ; mais pourquoi n'aimeraient-ils pas que certaines soient plus consistantes ?

Toujours est-il que, parmi La Voyageuse inattendue, Nous irons à Paris, Le 84 part

en vacances, Le Trésor des Pieds Nickelés, L'Inconnue n° 13, Miquette et sa mère, La Valse de Paris, Le Tampon du capiston, La Patronne, Véronique, La Dame de chez Maxim's, Ma Pomme, Méfiez-vous des blondes, Le Gang des tractions arrière, Fusillé à l'aube — et j'en oublie — il y a de bonnes réussites.

AVEC plus de sérieux, et parfois avec le plus grand talent, des histoires de toutes sortes sont racontées par La Marie du port, Julie de Carnéllan, Les Derniers Jours de Pompéi, La Belle que voilà, Mademoiselle de la Ferté, L'Ingénue libertine, Plus de vacances pour le Bon Dieu, Lady Paname, Singailla, Au Petit Zouave, Les Anciens de Saint-Loup, Chéri, La Ronde, Souvenirs perdus, etc.

En général, on peut leur reprocher de ne pas serrer d'assez près les problèmes actuels, ceux qui nous préoccupent le plus aujourd'hui : chacun sait d'ailleurs que la censure — ou la crainte de la censure — y est pour beaucoup.

La Souricière, de Cocteau, Rendez-vous avec la chance, de Reinert, Trois Télégrammes, de Decoin, touchent de plus près à la vie quotidienne : n'est-ce pas pour cela qu'ils ont la faveur d'un grand nombre ?

Il faut mettre à part Le Grand Rendez-Vous où, dans un film plus discuté, le réalisateur de La Bataille de l'eau lourde montre son habileté coutumière ; Ballerina, qui est un film de danse, et Orphée, qui est un film de Jean Cocteau.

Lé peloton de tête, à mon avis, c'est celui qui est formé par Justice est faite, Dieu a besoin des hommes, La Vie commence demain.

Ce sont des films humains, profonds, apportant un enrichissement à nos réflexions de chaque jour (et cela même si on n'en approuve pas tel ou tel passage).

La Vie commence demain marque l'horreur de la guerre et le violent désir de paix qui sont si vifs parmi nos cinéastes. On les retrouve d'ailleurs dans des films aussi différents que Au revoir, M. Grock, de Pierre Billon, et Adémia au poteau frontière, de Paul Colline.

Malgré la censure, on les retrouvera de plus en plus.

LE MINOTAURE.



Voici, dans le cadre de la célèbre série d'émissions d'ANDRÉ GILLOIS, la sténo intégrale de :

Qui êtes-vous DANIÈLE DELORME ?



Nous devons à l'obligeance d'André Gillois de pouvoir désormais publier la sténographie de celles de ses émissions consacrées aux artistes dans sa célèbre série des « Qui êtes-vous ? »

Pour ce « jeu psychologique », comme André Gillois se plaît lui-même à l'appeler, Danièle Delorme a subi les feux croisés : outre de Gillois lui-même, d'une physionomiste (qui étudie le caractère d'après les traits du visage) : Mme Catherine Gris ; de deux médecins : les docteurs Martin et Jean Guyot et de trois hommes de lettres et journalistes : Maurice Clavel, Jean-Pierre Morphé et Emmanuel Berl.

Nous publierons prochainement les « interrogatoires » de Simone Signoret et Simone Renant.

André GILLOIS

Danièle Delorme, vous inaugurez notre nouvelle série de « Qui êtes-vous ? », et du même coup, vous allez servir de cobaye à mes nouveaux collaborateurs. Et tout d'abord à Catherine Gris, spécialiste de la physionomie, qui va décrire votre visage, ce qui serait bien inutile, car tout le monde le connaît, mais qui va le décrire pour en tirer tout de suite des conclusions sur votre caractère. Catherine Gris, je vous livre Danièle Delorme.

Catherine GRIS

Danièle Delorme a un petit visage qui s'apparente à celui du chat, sauf que ses yeux sont foncés. Elle a énormément de charme, mais sous son air ingénue, elle est certainement beaucoup plus averte qu'elle n'en a l'air. Ce qui frappe le plus dans son visage, ce sont ses yeux. Ils sont bruns, ils sont surmontés de sourcils épais à la racine, qui s'effilent très légèrement vers les tempes.

André GILLOIS

Qu'est-ce que cela veut dire, ça ?

Catherine GRIS

Eh bien ! pour moi, ils me signalent un tempérament ardent, passionné, émotif, spontané, ingénue, entêté et susceptible. Son nez est court, épais, l'arête est large, les narines sont mobiles, frémissantes. C'est encore un signe de passion. C'est aussi un signe de ténacité, d'une tendance à la jalouse, de colère prompte et d'un esprit casse-cou.

André GILLOIS

Danièle Delorme n'a pas l'air tout à fait d'accord. Enfin, on verra tout à l'heure.

Catherine GRIS

La bouche est d'un tracé enfantin ; elle est celle d'une petite fille boudoue. La lèvre supérieure est assez mince ; la lèvre inférieure plus épaisse vers le milieu. Les commissures de la bouche sont relevées. C'est une marque d'optimisme qui rachète un peu le côté

inquiet, et inquiétant même du visage de Danièle Delorme, bien qu'elle me regarde comme ça. Les pommettes sont hautes et larges. C'est un signe d'opiniâtreté et d'humeur farouche. Les oreilles, sous les cheveux — je les ai vues, je les regarde — elles sont assez grandes. Le haut est légèrement écarté du crâne. Encore un indice de tempérament querelleur.

André GILLOIS

Qu'est-ce que nous allons apprendre tout à l'heure ! ...

Emmanuel BERL

Oui, ça va mal.

Catherine GRIS

Tout au plus, qu'elle doit être vindicative.

André GILLOIS

Jusqu'ici elle n'a rien dit.



Catherine GRIS

Cette timidité apparente me semble cacher une volonté de fer. Je pense que c'est un de ces petits êtres qui n'ont l'air de rien, timorés, gentils. Et puis, tout d'un coup, on les retrouve en haut de la tour Eiffel, en train de faire toutes sortes d'exercices casse-cou.

André GILLOIS

Bon. Est-ce que vous avez quelque chose à ajouter ? Je ne dirai pas comme Ronsard : ou plus bas si bon te semble ; mais enfin, vous en étiez arrivée à la bouche.



Catherine Gris

La bouche. Nous voyons une ombrage très légère, un petit duvet sur la lèvre supérieure. Cela prouve qu'elle a un tempérament passionné.

André GILLOIS

On trouve la passion à tous les coins.

Catherine Gris

Absolument. Je trouve qu'elle est instinctive et qu'elle est dominée par ses sentiments, bons ou mauvais. Son menton est pointu. Cela corrobore ce que je disais tout à l'heure : ingénuité, mais... astuce.

André GILLOIS

Bon. Eh bien ! maintenant, Danièle Delorme, je vais vous poser tout de même un certain nombre de questions. Et, d'abord, quel âge avez-vous ?

Danièle DELORME

Je vais avoir 24 ans dans deux jours.

André GILLOIS

24 ans. Et vous êtes mariée ?

Danièle DELORME

Oui.

André GILLOIS

Vous avez un enfant ?

Danièle DELORME

Oui.

André GILLOIS

Je voudrais savoir quel a été votre début au théâtre.

Danièle DELORME

J'ai joué *Poil de Carotte* au théâtre dans la troupe Claude Dauphin, au théâtre du casino de Cannes en... Je ne me rappelle plus exactement la date.

André GILLOIS

En 1942, moi je me le rappelle.

Danièle DELORME

Oui.

André GILLOIS

Alors, votre premier film ?

Danièle DELORME

C'était *Félicie Nanteuil*, avec Micheline Presles.

André GILLOIS

Alors, une question plus difficile : pourquoi jouez-vous la comédie ?

Danièle DELORME

Oui, c'est très difficile. J'aime ça. Mais alors, pourquoi j'aime ça ? Parce que... je ne sais pas, ça me donne la possibilité d'exprimer des tas de trucs qu'en temps ordinaire, je n'oserais pas exprimer ; parce qu'il ne s'agit pas de moi, il s'agit de quelqu'un d'autre.

J.-P. MORPHE

Vous dites que vous êtes contente, au fond, de jouer la comédie parce que cela vous permet de faire apparaître des « tas de trucs » qui n'oseraient pas sortir autrement. Et vous dites en même temps que vous êtes abandonnée quand vous jouez, que vous n'êtes pas tout extérieur à votre jeu. Il faut donc croire que les personnages que vous jouez correspondent à une nature assez profonde. Vous êtes contente qu'ils soient le véhicule de vous-même ?

André GILLOIS

Voyons, Emmanuel Berl, avez-vous des questions à poser ?

Emmanuel BERL

Oui. Etant donné ce que dit Mme Delorme, de sa position en quelque sorte, par rapport à elle-

André GILLOIS

Est-ce que, lorsque vous jouez, vous abandonnez complètement, ou est-ce que vous restez quelque peu spectatrice ?

Danièle DELORME

Oh non ! je ne suis pas spectatrice du tout. Ça, c'est plutôt gênant.

André GILLOIS

Etes-vous bouleversée pour des riens, ou n'êtes-vous troublée que par des événements graves ?

Danièle DELORME

Je suis bouleversée pour des riens.

André GILLOIS

Faites-vous ce que vous avez à faire tout de suite, ou avez-vous tendance à remettre à plus tard ?

Danièle DELORME

Oh ! je le fais tout de suite.

André GILLOIS

Achevez-vous toujours ce que vous avez commencé ?

Danièle DELORME

Ben... oui, en pratique, oui.

André GILLOIS

Etes-vous méticuleuse ?

Danièle DELORME

Ah ! pas de tout.

André GILLOIS

Etes-vous combative ou redoulez-vous les disputes ?

Danièle DELORME

Les deux ; c'est-à-dire que je suis très combative ; seulement, quand il y a des disputes, cela m'émeut, alors, j'ai un peu peur, parce que je ne suis pas tellement courageuse.

André GILLOIS

Est-ce que vous prétez volontiers vos affaires ?

Danièle DELORME

C'est un gag de me poser cette question-là ! Oui...

André GILLOIS

Est-ce que vous aimez le luxe ?

Danièle DELORME

Beaucoup, oui, je crois...

André GILLOIS

Est-ce que vous avez besoin de voir fréquemment vos amis ?

Danièle DELORME

Il y a toujours tellement de monde à la maison que, de toute façon, je les vois. Alors, je ne me suis jamais posé la question.

André GILLOIS

Est-ce que vous éprouvez le besoin d'analyser vos sentiments ou est-ce que vous vous abandonnez à eux, de préférence ?

Danièle DELORME

J'ai tendance à m'abandonner à eux, parce que, quand j'analyse, je n'en sors pas.

André GILLOIS

Bon. Eh bien ! écoutez, maintenant que j'ai servi de boute-en-train, si j'ose dire, je vais vous demander à chacun d'entre vous, l'un après l'autre, de poser les questions qui vous intéressent, relatives à Danièle Delorme. Voyons Jean-Pierre Morphé...

J.-P. MORPHE

Vous dites que vous êtes contente, au fond, de jouer la comédie parce que cela vous permet de faire apparaître des « tas de trucs » qui n'oseraient pas sortir autrement. Et vous dites en même temps que vous êtes abandonnée quand vous jouez, que vous n'êtes pas tout extérieur à votre jeu. Il faut donc croire que les personnages que vous jouez correspondent à une nature assez profonde. Vous êtes contente qu'ils soient le véhicule de vous-même ?

André GILLOIS

Voyons, Emmanuel Berl, avez-vous des questions à poser ?

Emmanuel BERL

Oui. Etant donné ce que dit Mme Delorme, de sa position en quelque sorte, par rapport à elle-



Danièle DELORME

même en tant qu'actrice, qu'elle se voit jouer, que les « trucs » sortent, et que c'est elle tout en n'étant pas elle, je voudrais lui demander ce qu'elle pense de l'action du destin dans sa vie.

Danièle DELORME

De ce qui m'est arrivé dans la vie. Si je lutte pour quelque chose et que ça m'arrive, tous les matins je suis étonnée que ça me soit arrivé, et je suis très contente, j'en jouis pleinement.

Danièle DELORME

Vous êtes donc marquée, au fond, vous me semblez marquée par un détail biographique de vous qu'on n'a pas dit, mais que tout le monde connaît : c'est que vous êtes arrivée tout d'un coup, à une immense notoriété, en quelques mois à peine, alors que vous travaillez depuis cinq ans dans des conditions plus obscures. Est-ce que cela vous a marquée, et est-ce que c'est de cette histoire assez prodigieuse dans votre vie, d'ailleurs suffisamment justifiée par votre talent, que vous vous réjouissez tous les matins, en songeant ce que vous est arrivé ?

Danièle DELORME

Ah ! Mais je crois que ça a une très grande importance. Je crois que c'est tout. Je suis très fatigante.

Danièle DELORME

Alors est-ce que cela ne vous ennuie pas ? Est-ce que cela vous est indifférent ? Où est-ce que vous êtes jusqu'ici posé la question de savoir, envers vous-même, si ce que vous livrez de vous, qui finalement n'est pas une interprétation de théâtre mais est, en somme quelque chose de naturel à travers le personnage de théâtre, n'est pas pris à votre détriment par les spectateurs ? C'est-à-dire, est-ce que vous n'avez pas le sentiment qu'ils commettent une sorte d'indiscrétion à votre égard, et presque un vol de personnalité ?

Danièle DELORME

C'est la question de la participation du libre arbitre. Je crois que mon destin est tout tracé, et puisque moi-même, si j'ai des réactions contre les choses qui m'arrivent, c'est que j'ai en moi d'avoir ces réactions ; que cela fait partie de mon destin tout pareil.

Danièle DELORME

C'est la question de la participation du libre arbitre. Je crois que mon destin est tout tracé, et puisque moi-même, si j'ai des réactions contre les choses qui m'arrivent, c'est que j'ai en moi d'avoir ces réactions ; que cela fait partie de mon destin tout pareil.

Danièle DELORME

C'est la question de la participation du libre arbitre. Je crois que mon destin est tout tracé, et puisque moi-même, si j'ai des réactions contre les choses qui m'arrivent, c'est que j'ai en moi d'avoir ces réactions ; que cela fait partie de mon destin tout pareil.

Danièle DELORME

C'est la question de la participation du libre arbitre. Je crois que mon destin est tout tracé, et puisque moi-même, si j'ai des réactions contre les choses qui m'arrivent, c'est que j'ai en moi d'avoir ces réactions ; que cela fait partie de mon destin tout pareil.

Danièle DELORME

C'est la question de la participation du libre arbitre. Je crois que mon destin est tout tracé, et puisque moi-même, si j'ai des réactions contre les choses qui m'arrivent, c'est que j'ai en moi d'avoir ces réactions ; que cela fait partie de mon destin tout pareil.

Danièle DELORME

C'est la question de la participation du libre arbitre. Je crois que mon destin est tout tracé, et puisque moi-même, si j'ai des réactions contre les choses qui m'arrivent, c'est que j'ai en moi d'avoir ces réactions ; que cela fait partie de mon destin tout pareil.

C'est la question de la participation du libre arbitre. Je crois que mon destin est tout tracé, et puisque moi-même, si j'ai des réactions contre les choses qui m'arrivent, c'est que j'ai en moi d'avoir ces réactions ; que cela fait partie de mon destin tout pareil.

C'est la question de la participation du libre arbitre. Je crois que mon destin est tout tracé, et puisque moi-même, si j'ai des réactions contre les choses qui m'arrivent, c'est que j'ai en moi d'avoir ces réactions ; que cela fait partie de mon destin tout pareil.

C'est la question de la participation du libre arbitre. Je crois que mon destin est tout tracé, et puisque moi-même, si j'ai des réactions contre les choses qui m'arrivent, c'est que j'ai en moi d'avoir ces réactions ; que cela fait partie de mon destin tout pareil.

C'est la question de la participation du libre arbitre. Je crois que mon destin est tout tracé, et puisque moi-même, si j'ai des réactions contre les choses qui m'arrivent, c'est que j'ai en moi d'avoir ces réactions ; que cela fait partie de mon destin tout pareil.

C'est la question de la participation du libre arbitre. Je crois que mon destin est tout tracé, et puisque moi-même, si j'ai des réactions contre les choses qui m'arrivent, c'est que j'ai en moi d'avoir ces réactions ; que cela fait partie de mon destin tout pareil.

C'est la question de la participation du libre arbitre. Je crois que mon destin est tout tracé, et puisque moi-même, si j'ai des réactions contre les choses qui m'arrivent, c'est que j'ai en moi d'avoir ces réactions ; que cela fait partie de mon destin tout pareil.

C'est la question de la participation du libre arbitre. Je crois que mon destin est tout tracé, et puisque moi-même, si j'ai des réactions contre les choses qui m'arrivent, c'est que j'ai en moi d'avoir ces réactions ; que cela fait partie de mon destin tout pareil.

C'est la question de la participation du libre arbitre. Je crois que mon destin est tout tracé, et puisque moi-même, si j'ai des réactions contre les choses qui m'arrivent, c'est que j'ai en moi d'avoir ces réactions ; que cela fait partie de mon destin tout pareil.

C'est la question de la participation du libre arbitre. Je crois que mon destin est tout tracé, et puisque moi-même, si j'ai des réactions contre les choses qui m'arrivent, c'est que j'ai en moi d'avoir ces réactions ; que cela fait partie de mon destin tout pareil.

C'est la question de la participation du libre arbitre. Je crois que mon destin est tout tracé, et puisque moi-même, si j'ai des réactions contre les choses qui m'arrivent, c'est que j'ai en moi d'avoir ces réactions ; que cela fait partie de mon destin tout pareil.

C'est la question de la participation du libre arbitre. Je crois que mon destin est tout tracé, et puisque moi-même, si j'ai des réactions contre les choses qui m'arrivent, c'est que j'ai en moi d'avoir ces réactions ; que cela fait partie de mon destin tout pareil.

C'est la question de la participation du libre arbitre. Je crois que mon destin est tout tracé, et puisque moi-même, si j'ai des réactions contre les choses qui m'arrivent, c'est que j'ai en moi d'avoir ces réactions ; que cela fait partie de mon destin tout pareil.

C'est la question de la participation du libre arbitre. Je crois que mon destin est tout tracé, et puisque moi-même, si j'ai des réactions contre les choses qui m'arrivent, c'est que j'ai en moi d'avoir ces réactions ; que cela fait partie de mon destin tout pareil.

C'est la question de la participation du libre arbitre. Je crois que mon destin est tout tracé, et puisque moi-même, si j'ai des réactions contre les choses qui m'arrivent, c'est que j'ai en moi d'avoir ces réactions ; que cela fait partie de mon destin tout pareil.

C'est la question de la participation du libre arbitre. Je crois que mon destin est tout tracé, et puisque moi-même, si j'ai des réactions contre les choses qui m'arrivent, c'est que j'ai en moi d'avoir ces réactions ; que cela fait partie de mon destin tout pareil.

C'est la question de la participation du libre arbitre. Je crois que mon destin est tout tracé, et puisque moi-même, si j'ai des réactions contre les choses qui m'arrivent, c'est que j'ai en moi d'avoir ces réactions ; que cela fait partie de mon destin tout pareil.

C'est la question de la participation du libre arbitre. Je crois que mon destin est tout tracé, et puisque moi-même, si j'ai des réactions contre les choses qui m'arrivent, c'est que j'ai en moi d'avoir ces réactions ; que cela fait partie de mon destin tout pareil.

C'est la question de la participation du libre arbitre. Je crois que mon destin est tout tracé, et puisque moi-même, si j'ai des réactions contre les choses qui m'arrivent, c'est que j'ai en moi d'avoir ces réactions ; que cela fait partie de mon destin tout pareil.

C'est la question de la participation du libre arbitre. Je crois que mon destin est tout tracé, et puisque moi-même, si j'ai des réactions contre les choses qui m'arrivent, c'est que j'ai en moi d'avoir ces réactions ; que cela fait partie de mon destin tout pareil.

C'est la question de la participation du libre arbitre. Je crois que mon destin est tout tracé, et puisque moi-même, si j'ai des réactions contre les choses qui m'arrivent, c'est que j'ai en moi d'avoir ces réactions ; que cela fait partie de mon destin tout pareil.

C'est la question de la participation du

André GILLOIS
Croyez-vous que la vie soit une belle chose ?
Danièle DELORME
Oui.
André GILLOIS
Etes-vous toujours calme et de sang-froid ?
Danièle DELORME
Non.
André GILLOIS
Donnez-vous facilement votre confiance ?



Danièle DELORME

Oui.
André GILLOIS
Vous arrivez-vous de rêver à ce que vous pourrez faire dans cinq ans ?
Danièle DELORME
Oui.
André GILLOIS
Préférez-vous rester chez vous au lieu d'aller à une réunion d'amis ?

Danièle DELORME

Ah ! chez moi.
André GILLOIS
Aimez-vous travailler avec beaucoup de monde autour de vous ?

Danièle DELORME

Oui... je ne sais pas.
André GILLOIS
Aimez-vous le travail monotone ?

Danièle DELORME

Ah ! non !...
André GILLOIS
Recherchez-vous les réunions pour le seul plaisir de vous trouver avec d'autres personnes ?

Danièle DELORME

Ah ! non.
André GILLOIS
Réfléchissez-vous longtemps avant de prendre une décision ?

Danièle DELORME

Non.
André GILLOIS
Aimez-vous être conseillée plutôt que de prendre une décision vous-même ?

Danièle DELORME

Ah ! je veux la prendre moi-même.
André GILLOIS

Préférez-vous des distractions tranquilles plutôt que des bruyantes ?

Danièle DELORME

Bah ! Ça m'est égal.
André GILLOIS
Détestez-vous être observée ?

Danièle DELORME

Oui.
André GILLOIS
Abandonnez-vous facilement une tâche difficile ?

Danièle DELORME

Non.
André GILLOIS
Aimez-vous garder l'argent que vous pouvez dépenser, plutôt que de vous en servir ?

Danièle DELORME

Oh ! je m'en sers.

André GILLOIS
Analysez-vous vos pensées ou vos raisons d'agir ?
Danièle DELORME
Oui.
André GILLOIS
Passez-vous souvent votre temps à rêver ou à réfléchir ?
Danièle DELORME
Non.



Danièle DELORME

Aimez-vous qu'on vous regarde faire les choses que vous faites très bien ?

Danièle DELORME
Oui.
André GILLOIS
Vous emportez-vous facilement ?

Danièle DELORME
Non.
André GILLOIS
Travaillez-vous mieux quand on vous fait des compliments sur votre travail ?

Danièle DELORME
Oui.
André GILLOIS
Aimez-vous la vie agitée et les émotions ?

Danièle DELORME
Oui.
André GILLOIS
Pensez-vous souvent à vous-même ?

Danièle DELORME
Oui.
André GILLOIS
Aimez-vous commander ?

Danièle DELORME
Oui.
André GILLOIS
Aimez-vous parler en public ?

Danièle DELORME
Oui.
André GILLOIS
Aimez-vous réaliser les choses dont vous rêvez ?

Danièle DELORME
Oui.
André GILLOIS
Aimez-vous travailler vite plutôt que d'aller lentement et sûrement ?

Danièle DELORME
Oui.
André GILLOIS
Aimez-vous changer souvent d'occupation ?

Danièle DELORME
Oui.
André GILLOIS
Evitez-vous les ennuis plutôt que d'y faire face ?

Danièle DELORME
Non, j'y fais face.
André GILLOIS
Attachez-vous de l'importance aux « On dit » ?

Danièle DELORME
Oui.
André GILLOIS
Vous confiez-vous facilement aux autres ?

Danièle DELORME
Oui. Trop.
André GILLOIS
Vous méfiez-vous des personnes dont vous venez de faire la con-

Danièle DELORME
Non.
André GILLOIS
Etes-vous volontiers en rapport avec des personnes qui ont des opinions opposées aux vôtres ?
Danièle DELORME
Oui.
André GILLOIS
Aimez-vous les mots croisés ?
Danièle DELORME
Ah ! oui.
André GILLOIS
Prenez-vous une décision impulsivement plutôt que de vous arrêter longtemps avant de la prendre ?
Danièle DELORME
Je la prends.
André GILLOIS
Préférez-vous lire une histoire plutôt que de la vivre ?
Danièle DELORME
Lire... c'est-à-dire que quand je lis, je vis l'histoire.
André GILLOIS
Préférez-vous lire une histoire plutôt que de vivre une aventure personnelle ?
Danièle DELORME
Oh ! je préfère l'aventure.
André GILLOIS
Attachez-vous plus d'importance au sujet de votre lecture qu'au style ?
Danièle DELORME
Non. J'aime bien le style.
André GILLOIS
Tenez-vous votre journal intime ?
Danièle DELORME
Ah ! non.
André GILLOIS
Etes-vous silencieuse lorsque vous vous trouvez en société ?
Danièle DELORME
Ben... oui, ça dépend.
André GILLOIS
Agissez-vous sous l'influence du moment ?
Danièle DELORME
Oui.
André GILLOIS
Aimez-vous penser à vous-même ?
Danièle DELORME
Ben... oui.
André GILLOIS
Avez-vous l'habitude d'élaborer un plan avant de commencer un travail ?
Danièle DELORME
Oh ! oui.
André GILLOIS
Aimez-vous travailler vite plutôt que d'aller lentement et sûrement ?
Danièle DELORME
Oh ! non, je vais vite.
André GILLOIS
Réfléchissez-vous beaucoup ?
Danièle DELORME
Oh ! Bien non, pas trop.
André GILLOIS
Exprimez-vous facilement vos sentiments ?
Danièle DELORME
Non.
André GILLOIS
Attachez-vous un peu... peu d'importance aux détails ?
Danièle DELORME
Peu d'importance aux détails de la vie ? Oh ! non, je n'attache aucune importance.
André GILLOIS
Etes-vous méfiante en ce qui concerne le choix de vos relations ?

naissance jusqu'au moment où vous les connaissez mieux ?
Danièle DELORME
Non.
André GILLOIS
Préférez-vous analyser les autres plutôt que vous-même ?
Danièle DELORME
Ah ! j'aime bien analyser les autres.
André GILLOIS
Préférez-vous passer vos vacances dans un petit village paisible, plutôt que dans un endroit animé ?
Danièle DELORME
Ça dépend des fois.
André GILLOIS
Changez-vous facilement d'opinions, même si elles vous paraissent jusqu'alors bien fondées ?
Danièle DELORME
Ah ! Oui.
André GILLOIS
Aimez-vous prendre part à toutes les conversations tenues autour de vous ?
Danièle DELORME
Oh ! Non.

Et voici les conclusions de cet entretien avec Danièle Delorme :

André GILLOIS
Telles étaient les cinquante questions du test de Semper dit Q.I.E. Il est évident, qu'en général, on ne soumet pas quelqu'un à un test en public, mais nous ne nous livrons ici qu'à un jeu psychologique, sans prétendre donner des résultats inattaquables. Ces réserves faites, Jean Guyot, quelles sont vos conclusions ?

Jean GUYOT
Dans l'ensemble, le test révèle que Danièle Delorme est ce qu'on appelle extravertie, c'est-à-dire orientée vers le monde extérieur, contrairement aux introvertis, qui vivent repliés sur eux-mêmes. Danièle Delorme est très nettement extravertie. Elle est donc sous l'emprise de l'aspect sensoriel des choses, très adaptable, et son humeur présente des hauts et des bas déterminés par les événements.

André GILLOIS
Est-ce que le test nous explique le fatalisme de Danièle Delorme ?

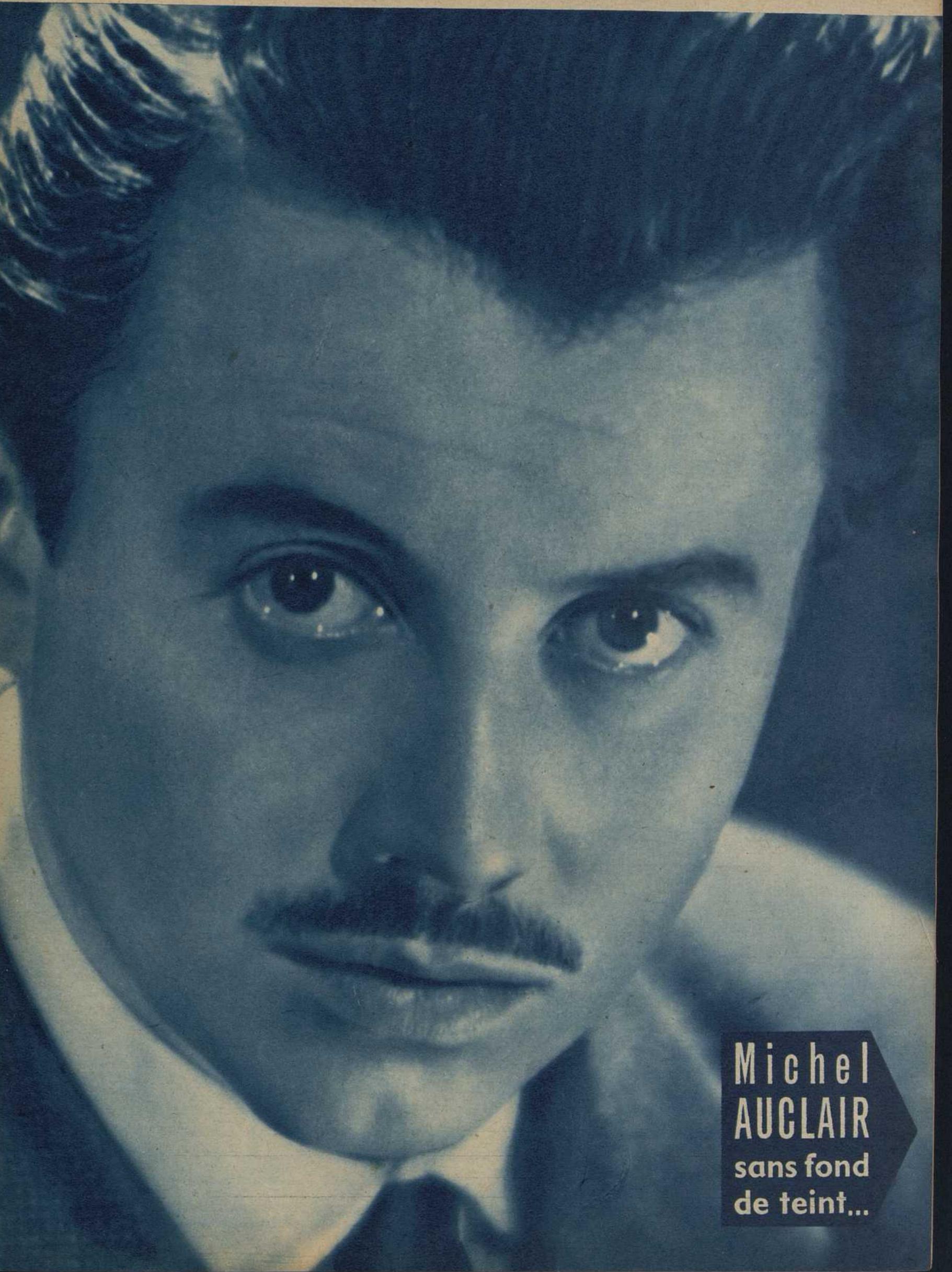
Jean GUYOT
Dans une certaine mesure, oui. Son indice élevé d'extraversion lui permet d'entrer en résonance avec le monde extérieur, à un tel degré qu'elle n'arrive plus à distinguer ce qui vient d'elle et ce qui vient du dehors.

André GILLOIS
Elle a donc, en définitive, une volonté très forte ?

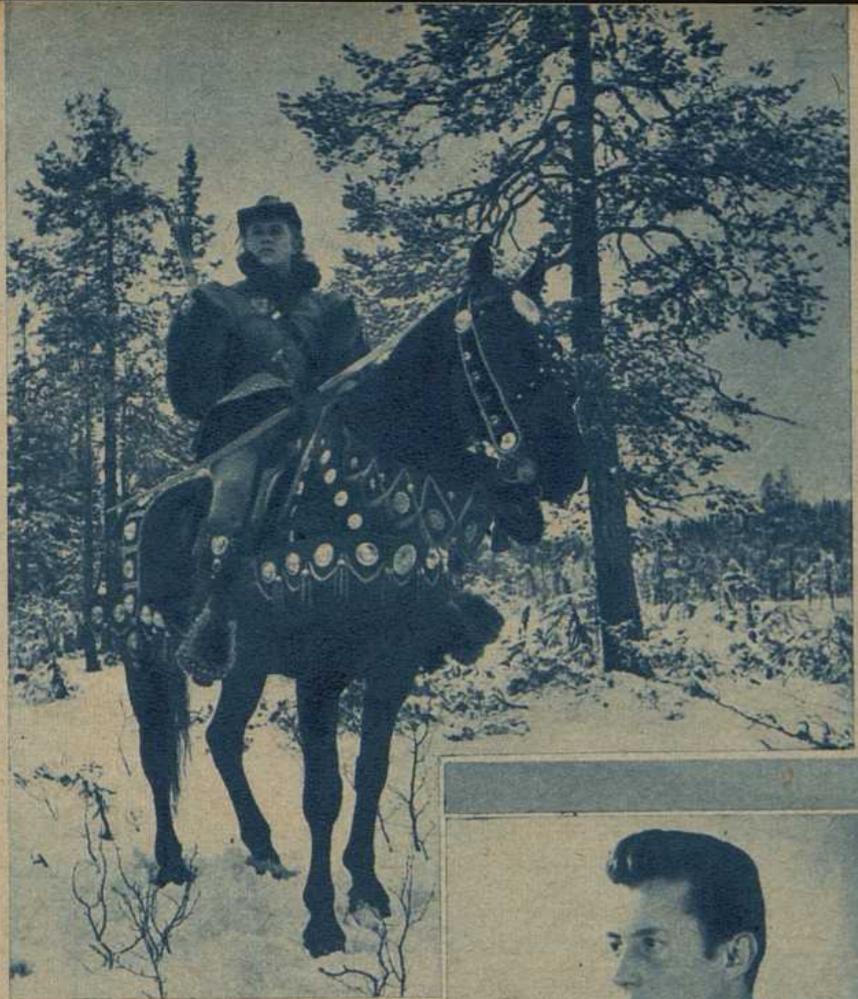
Jean GUYOT

Oui. Si l'on se réfère au traité de caractérologie du professeur Le Senne, les extraverts correspondent aux gens les plus aptes au bonheur, parce qu'ils manifestent une grande allégresse à vivre et qu'ils sont caractérisés par l'art de réussir dans la vie justement grâce à leur puissante volonté. J'ajoute que, catégoriquement, Danièle Delorme pourrait être comparée à George Sand.

André GILLOIS
Nous n'avons pas le temps d'approfondir une telle comparaison ; mais ce que l'on peut conclure, c'est que si tel est son caractère, il est certain qu'elle a une si nette aptitude à exprimer ce qu'elle ressent qu'on peut lui assurer que sa réussite n'est, ni le fait d'un hasard, ni un phénomène passager, ce dont nous pouvons nous réjouir autant qu'elle.

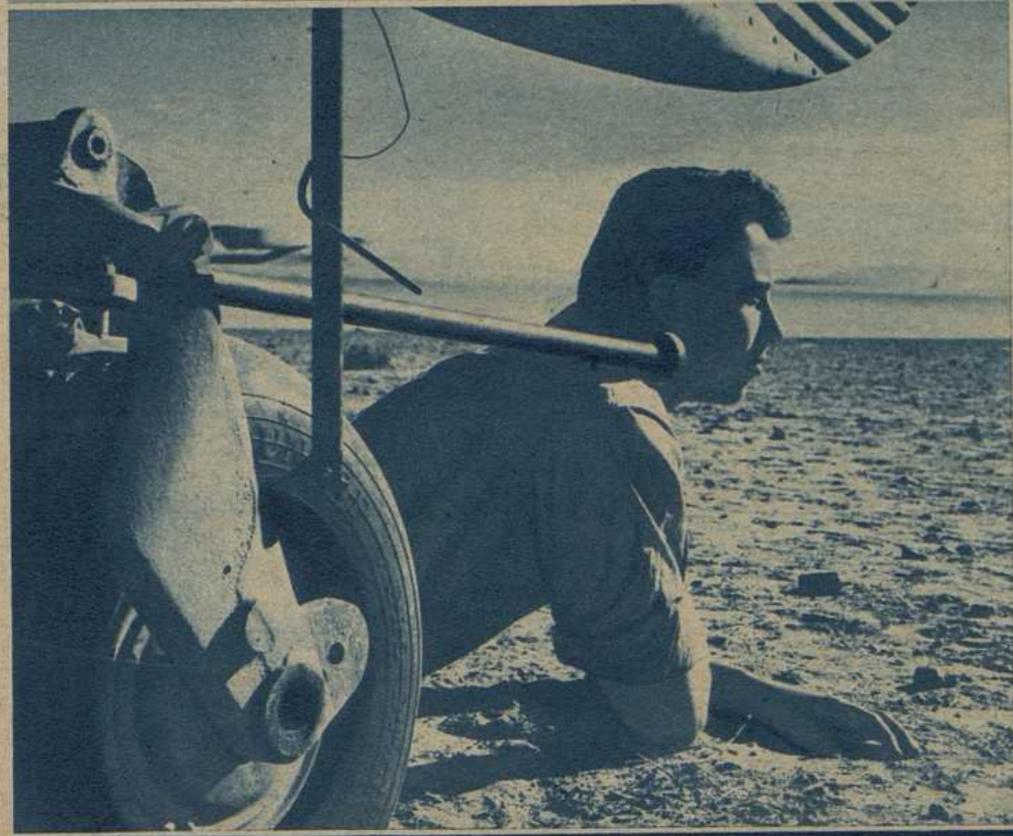


Michel AUCLAIR
sans fond de teint...



Le prince Erland de « Singoalla ».

Les cinq expressions-clés de Michel Auclair



« Le Paradis des pilotes perdus ».

Michel AUCLAIR sans fond de teint...

AVANT de rencontrer Michel Auclair, je connais déjà (grâce aux archives de *L'Écran*) certains détails de sa vie et de sa carrière :

Auclair Michel, né Vujovic, le 14 septembre 1922, à Coblenz (Allemagne). Père serbe et mère française. Études de médecine et Conservatoire; activité théâtrale : *Œdipe de Cocteau*, *Jeanne d'Arc de Péguy*, *L'Annonce faite à Marie de Claudel*, *Le Voyage de Thésée*, *Supplément au voyage de Cook* de Giraudoux, *Le Bal du lieu-tenant Helti...*

Ses films : *Les Malheurs de Sophie* (1945), *La Belle et la Bête* (1946), *Les Maudits*, *L'Éternel Conflit*, *Manon*, *Le Paradis des pilotes perdus* (1948). *Singoalla*, *L'Invité du mardi*, *Pas de pitié pour les femmes*, *Justice est faite*, *L'Aiguille rouge* (1950).

Nanti de cette sommaire documentation, je sonne chez Michel Auclair au cinquième droit. Marceau, le valet de chambre, m'introduit dans le charmant appartement que Michel Auclair partage avec sa mère.

Michel Auclair est vêtu d'un pyjama à rayures bleues et d'une robe de chambre noire; il n'est pas coiffé, il vient de se lever.

— Pourquoi avez-vous choisi le pseudonyme de Michel Auclair ?

— Je jouissais un certain Auclair dans une pièce de Charles Vildrac, et j'ai trouvé que ce nom seyait à mon prénom.

— Vos projets de théâtre ?

— C'est difficile à trouver, une bonne pièce...

— Et le cinéma ?



ATTENTION explosion de RIRES

Il y avait bien longtemps, nous semble-t-il, que Fernandel n'avait — au cours de ses mésaventures filmées — endossé l'uniforme. Au ploupiou de ses débuts succède une galerie étonnamment variée de personnages de tous genres : gangster, pêcheur, schpuntz, acrobate, chimiste, journaliste, idiot de village, encaisseur... pour n'en citer qu'une faible partie. Mais il faut croire qu'il était possédé par une certaine nostalgie des uniformes puisque, dans son dernier film, il a choisi d'en porter trois différents. C'est ainsi que dans *Uniformes et grandes manœuvres* nous le verrons tour à tour en grand-duc, en parachutiste, en portier de boîte de nuit.

Si en donnant à porter à Fernandel trois uniformes différents, ses tortionnaires, le scénariste Gérard Carlier, le dilogueur Jean Manse et le metteur en scène René Le Hénaff, lui procurent l'occasion de mettre en valeur sa belle prestance, ils se sont plus par ailleurs à accumuler avec malice de redoutables embûches tout au long du film. Tout autour de Luc, le héros principal gravite une multitude de personnages et d'objets dont la rencontre avec Fernandel provoque d'inénarrables catastrophes. Pensez un peu au pouvoir d'explosion (de rires) d'une caisse de cinquante kilos de dynamite et d'une tante à héritage (Thérèse Dor), d'un bombardement d'artillerie et d'une bouteille de whisky. Surtout quand cette dernière se trouve entre les mains de la jolie Paulette Dubost. De quoi s'amuser en société, en la charmante société des ravissantes et très pin-up Ginette Baudin et Claude Arlan. L'explosion gagne de vitesse les efforts de Fernandel auxquels assiste, impuissant, Andrex. Tous les éléments se déchaînent contre le malheureux Luc, le maître d'hôtel soupçonneux (Robert Seller) qui ne croit pas à son identité de faux duc, les appareils du laboratoire d'un inventeur méconnu qui révèlent soudain toute leur maléfique puissance et entraînent tous les habitants du château dans une effroyable ronde. Ces aventures palpitantes pour tous (le principal intéressé excepté !) mettent à redouble épreuve le courage, la sagacité et la vertu bien connus de la naïve et innocente victime des auteurs d'*Uniformes et grandes manœuvres*.

De « grandes manœuvres » en effet que celles qui couvrent les mésaventures de Luc ! De péripéties en péripétie, il est entraîné bien malgré lui à participer aux exercices d'un groupe de parachutistes... mais chut ! Nous ne voulons pas trahir d'importants secrets militaires...

Jean SEVERIN.



On était si tranquille



Les auteurs d'*Uniformes et grandes manœuvres* sont passés par là...

(Photos Sirius F.C.A.)



Ginette Baudin, Claude Arlan, Paulette Dubost

3 FEMMES



Une tante à héritage (Thérèse Dor),
Un maître-d'hôtel soupçonneux
(Robert Seller),
Un grand-duc (Fernandel)



Luc tente en vain d'échapper aux catastrophes qu'il a déchaînées.

3 UNIFORMES



Renée Saint-Cyr, avant d'apposer sa signature, s'amuse des nombreux dessins qui ornent le Livre d'Or...



Trois vieux amis se retrouvent : Luis Buñuel, Georges Sadoul et Mme José Unik, l'épouse du regretté Pierre Unik, qui écrit le commentaire de « Terre sans pain ».



Jacques Tabet a « cravaté » Alexandre Rignault dans un coin...



M. Paul Ricard, Jean-Paul Le Chanois et Jean Delannoy contemplent les salons joyeusement animés.



Le sympathique Darselys, qui vient de terminer « La Porte d'Orient », est venu en casquette, à la marseillaise, et sans perdre une minute il « en raconte une » à M. Paul Ricard...



Anne Vernon serre les dents... et signe, signe...



Paul Frankeur, le vieux ami de l'Ecran, raconte sa dernière « bonne histoire » que notre photographe P.-H. Martin fait mine de ne pas vouloir entendre.



Plus d'encre ? Qu'à cela ne tienne ! dit l'une de nos invitées à la grande vedette, cependant que la souriante Violette Verdy admet son aisance et sa bonne humeur.



Dynam et Jean-Paul Le Chanois, perplexes, cherchent avec Anne Vernon une phrase spirituelle, incisive, décisive, en un mot : une vraie réplique de film. Et c'est vrai qu'ils l'ont trouvée...

Il y avait foule autour des vedettes, des réalisateurs et de notre invité d'honneur Luis BUNUEL, chez RICARD au dernier "MARDI de L'ÉCRAN"



DEUX ÉQUIPES :



CELLE DU BAR DE RICARD



CELLE DE L'ÉCRAN

J.-C. Tacchella, Riou Rouvet, Jacques Krier, José Zendel, Michel Laks, Jean Thévenot, Roger Boussinot et Bob Bergut entourant Renée Saint-Cyr...



Charles Spaak, le plus fécond et le plus célèbre des scénaristes dialogistes du cinéma français depuis « Le Grand Jeu », « La Kermesse héroïque » et tant d'autres chefs-d'œuvre, jusqu'à « Justice est faite », s'est trouvé cette fois non pas devant une page blanche, mais devant un mur, le seul écrivain pratique.

sur les écrans de Paris

Réal. : André Berthomieu. Dial. : A. Berthomieu, Serge Veber. Interp. : Jeanne Moreau, Micheline Berger, Claude Nollier, Jacques Hélian, Henri Genès, Dinan, Van Doudé, Gabriel Cattan, Paul Faivre. Images: Charles Juin. Son: Antoine Archimbaud. Musique: Paul Mirakli. Prod. : Hache. Dist. : Corona (1950, 95 min.).

PIGALLE-SAINT-GERMAIN-DES-PRÉS : Le chef aime la musique... nous aussi (Fr.)

Un succès bien mérité, empressons-nous de le dire.

On pouvait craindre, à l'annonce de la réalisation de ce film, que ses auteurs se contentent d'exploiter les recettes qui avaient fait la réussite (et le triomphe) de *Nous trois à Paris*. Le public français actuel aspire aux divertissements musicaux, et pas à n'importe lesquels : les opérettes à grand spectacle, les comédies chantantes et dansantes réalisées à Hollywood ne recueillent pas de grands suffrages en dehors des salles parisiennes spécialisées dans leur exploitation. Le mérite de Ray Ventura et de ses collabora-

teurs est d'avoir donné à leurs retransmissions une base typiquement française. Certes, le scénario de *Pigalle-Saint-Germain-des-Prés* est moins heureusement plein de trouvailles inédites, le point de départ à moins d'astucieuse nouveauté et la construction dramatique s'appuie souvent sur de vieilles ficelles. Mais, chose importante, il n'y a pas redite du précédent succès, et l'histoire nouvelle est enlevée au même rythme agréable avec un rare bonheur dans la peinture des lieux et des gens.

Peut-être, les autochtones de Saint-Germain-des-Prés crieront-ils

Edouard BERNE.

LES AMOURS DE CARMEN : Les castagnettes de Gilda (Am. d.)

site cinématographique du genre est encore *Chariot rouge Carmen...* parodie.

Les échecs de Lubitsch, de *Cecil B. de Mille* ou de *Feyder* n'ont malheureusement pas prévenu *Vidor* du danger qu'il courrait à réaliser, fût-ce en technicolor, cette onzième *Carmen* avec *Rita Hayworth*. Il a cru pouvoir s'abstenir de la musique de *Bizet* ; pourtant, la plupart du temps, la musique, la bonne, sert à sauver les mauvais films. La fausse musique espagnole des « Amours de Carmen » range ce film dans le rayon « exotisme au plus bas prix ».

Au début, une trentaine de figurants essaient, en s'agitant beaucoup, de recréer l'atmosphère de Sé-

ville ; puis, bientôt, les amants s'enfuient dans les montagnes d'Alabama (les extérieurs ont été effectivement tournés dans cet Etat) et l'on n'arrive plus à oublier que c'est un pays de cow-boys, plutôt qu'un pays de bandits : derrière chaque rocher, à la place de don José, pourrait surgir un grand gars qui dirait : « Hello ! gentlemen !... » L'impression est d'autant plus forte que le doublage est exécrable.

Rita Hayworth aurait sans doute pu incarner convenablement Carmen, si elle avait eu la permission d'exalter sa sensualité, de danser en retroussant ses jupons, de vivre. Hélas, la belle Rita (fort peu avantagee par la couleur), quand elle ne montre pas un tout petit bout de cheville, pour se conformer strictement au code Hays, interprète la gitane comme elle a joué *Gilda*, façon pin-up, animal érotique, de style affiche : ses ronds de jambes, ses déhanchements, ses regards en coin, très « sexy » peut-être, pour les élites d'Hollywood, sont horriblement fades pour un public français habitué à considérer Carmen dans toute sa chair, dans sa réalité, voluptueuse et cruelle. Don José est du même acabit.

Le scénario de Mérimeée a été frauduleusement schématisé : on a coupé toutes les ailes, déplumé toutes les jolies scènes. Gilda joue des castagnettes, bien sûr, mais Carmen saute comme un beau cygne hors du lac.

Jacques KRIER.

LA BELLE DE PARIS : Où est-elle ? (Am. v. o.)

dénigrent aussi systématiquement la France ?

Cette éternelle histoire de l'homme qui ne veut pas céder au « truquage » de courses (après y avoir déjà cédu) est totalement invraisemblable. Non pas en tant que telle. Mais par la manière dont on nous la présente. Comment croire que ce jockey américain, qui vit à Paris avec son fils, possède une superbe voiture et a pour petite amie la propriétaire d'un cabaret et d'un café, n'arrive pas à payer les quelques milliers de livres — 10.000 francs français, si l'on en croit le dialogue — que lui réclame le « vétain » ?

Le cadre du film, c'est Paris et ses environs. Il faut avouer que cette transposition est plus réussie que dans la plupart des films américains qui prétendent reconstituer Paris. Mais, pourtant, comment croire à cette place de l'Odéon, moitié transparence, moitié studio ? Et

comment croire à la pancarte « Appartements à louer » etc.

Cette intrigue larmoyante et standardisée a pour interprètes John Garfield — qui réussit parfois à nous faire croire à son personnage — et notre compatriote Micheline Presle, dont c'est le premier film américain et qui est chargée de faire de la figuration intelligente et chantante (est-ce seulement qui chante ? N'est-elle pas doublée ?). Il paraît que l'œuvre d'Hemingway, dont on a extrait *La Belle de Paris*, ne comportait pas le personnage de Mlle Presle. On se demande alors pourquoi on a engagé Mlle Presle à Hollywood. Et l'on se demande aussi pourquoi elle est allée jusqu'en Californie tourner ce film et essayer de noyer dans l'Atlantique son talent et sa popularité.

Un panneau publicitaire dit : « Elle attire les hommes, elle séduit les foules ». On savait déjà que

J.-C. TACHELLA.



Don José (Glenn Ford) et Rita Hayworth (Carmen) : Une scène de « L'Affaire de Buenos Aires ».



Le père et le fils : John Garfield et Orley Lindgren : Une scène du « Troisième coup » d'Igor Savchenko.



Une scène du « Troisième coup » d'Igor Savchenko.



* Smith le taciturne : Alan Ladd et Donald Crisp.



Dans « Pigalle-Saint-Germain-des-Prés », il y a, bien entendu, des « rats de cave ».



Une scène de « Tombolo », avec Adriana Benetti et Aldo Fabrizi.

LE TROISIÈME COUP : L'amour de la vie.

Réal. : Igor Savchenko. Scén. : Arcady Pervents. Interp. : Alexei Diky, Nicolai Bogoloubov, F. K. Bannikov, V. A. Stalitsky, Marc Borches, Michael Astangor, Sergei Martinson. Prod. : Studio Kiev. Dist. : Procinex (1948).



Mais il a suffi qu'au visage dououreux de Staline fasse suite l'image d'un soldat blessé, marchant péniblement dans l'eau, soutenu par un camarade, pour que l'ordre de Staline prenne tout son sens et que deviennent tangibles le lien qui unit le chef et ses soldats, la confiance des soldats en celui qui, à leurs côtés, participe à leur souffrance ; au meilleur d'entre eux à qui ils ont justement donné mandat de les mener à la victoire et dont ils savent qu'il connaît le prix de leur vie.

Les pensées du blessé, celles de celui qui l'aide à avancer, vont naturellement vers Staline, dont ils attendent la décision. Est-il nécessaire de poursuivre ce dur combat ou existe-t-il une autre solution ?

La pensée de Staline est la même. Mais il possède tous les éléments de jugement — que nous-mêmes, spectateurs, connaissons. Et chacun peut comprendre, comme le maréchal Vassilievsky, à qui Staline propose son plan, que ce plan sourd d'une analyse des événements que nous pouvons comprendre, maintenant qu'elle nous est livrée.

Le génie de Staline, c'est d'avoir su découvrir, partant de faits connus d'autres que lui, la solution que tous attendaient, et la vertu du film est de nous permettre de vérifier sur pièces.

L'intérêt essentiel du film et, dès cette première partie, l'offen-

sive stoppée, est en effet de dégonfler les mythes qui servent à marquer les actions militaires ou politiques aventureuses, comme cela apparaît, par exemple, dans le camp allemand.

Le plan soviétique est simple. Les Allemands croient la Crimée imprenable. Lorsque l'idée de fuite aura remplacé chez eux l'idée de défense, ils partiront d'eux-mêmes. Il faut préparer les conditions de ce changement. L'offensive sera déclenchée au moment imprévisible : le dégel.

Dès lors, nous voyons le drame se développer comme prévu, sans combat, dans le cœur des hommes. A mesure que la confiance des soviétiques s'affirme, que les visages s'éclairent, que les soldats s'arrêtent à rêver devant un rayon de soleil, que la beauté des paysages de la Crimée devient plus tangible, la soif de la victoire se fait plus âpre, et tous, Staline comme le matelot Tchmyga, moquer et fier de son Sébastopol.

Savchenko a été servi par des acteurs exceptionnels, et particulièrement par A. Diky, qui interprète le rôle de Staline avec autant d'autorité que d'aisance, dont chaque apparition est à tel point dans le ton des événements qu'on pourrait les suivre sur son visage, jusqu'à ces brefs gros plans de Staline souriant qui accompagnent la percée finale.

Les moyens employés pour les récits des combats sont dignes de ceux dont disposait Petrov pour la *Bataille de Stalingrad*. La mise en scène est plus exubérante, plus libre que celle de Petrov, entraînée par un souffle épique où l'homme grand : la passion de la vie, de la liberté et de la paix.

Est-ce un hasard, si, avant même que la bataille ne soit terminée, Staline demande où en sont les projets du commissaire à l'Agriculture, comme s'il répondait aux pensées de Tchmyga ?

J.-P. DARRE.

les gangsters en faisant le sacrifice de sa vie.

Aldo Fabrizi est certes un grand acteur, mais ce film n'est pas à la mesure de son talent et nous préférions garder le souvenir du Fabrizi de « *Rome Ville ouverte* » et de « *Vivre en paix* ».

Riou ROUVET.

PRÉSENTATION A LA POTINIÈRE

Samedi prochain 23 décembre, de 15 heures précises à 18 h. 30, aura lieu au théâtre de la Potinière, 7, rue Louis-le-Grand, la vingtième représentation des artistes de tous emplois formés par Mme A. Bauer-Théron. MM. les producteurs, réalisateurs, metteurs en scène, auteurs et directeurs à la recherche de nouveaux talents, sont cordialement invités à y assister.

Renseignements au studio 21, rue Henri-Monnier (9^e) de 17 à 19 h., ou par téléphone ODE 90-94, de 12 à 18 h.

En raison des fêtes le studio sera fermé à partir du 24 décembre. Réouverture le mardi 3 janvier.

SMITH LE TACITURNE : Reposant (Am. v. o.)

Whispering Smith ?
Réal. : Leslie Fenton.
Scén. : Frank Buttler et Karl Lamb.
Interp. : Alan Ladd, Robert Preston, Brenda Marshall, Donald Crisp, William Demarest. Images : Ray Rennahan. Son : Gene Merritt et John Cope. Prod. : Paramount (1948, 87 min.).



le reconnaître au seul fait qu'il était entouré de confrères attentifs, et style en main. Le « tueur » apparaît comme un garçon bien sage, portant veston aux épaulles raisonnables, et nœud papillon. Son visage n'exprimait rien que, peut-être, le désir d'être ailleurs : ce n'est pas du tout sûr. On l'imagine très bien derrière un comptoir de grand magasin, et débitant gentiment un mélange de robe.

Ceci pour vous dire qu'on ne saurait s'étonner de le voir, ici, passé de l'autre côté de la barricade, celle qui sépare les malfaiteurs des agents de l'ordre public. Il est l'un

de ces derniers, Smith le Taciturne, et chargé de veiller sur la sécurité de la voie ferrée qui traverse la région des Montagnes Rocheuses : nous voici donc en plein western.

Et c'est bien rafraîchissant, au cœur des Champs-Elysées — peuplés, comme l'on sait, de gens aux soucis et aux sentiments compliqués — d'en trouver de tout simple. Bons ou méchants, mais simples, et les premiers sont capables d'attitudes purement cornéliennes. En deux mots : Alan Ladd, qui fut naguère amoureux de Brenda Marshall (elle a de charmantes fesses, mais une curieuse démarche)

la retrouve mariée à son meilleur ami, Robert Preston. Celui-ci a un caractère difficile et se laisse entraîner sur la mauvaise pente par des pilleurs d'épaves, celles de trains qu'ils font dérailler. Mais l'amour ne fait pas perdre un instant à Alan le sens sublimé de l'amitié, et si Robert finit par mourir, c'est que la fatalité s'en sera mêlée.

Le paysage traditionnel des westerns qu'un technicolor provocant ne nous empêche pas de retrouver avec plaisir, les chevauchées et les fusillades non moins traditionnelles : on se sent assez euphorique à la sortie.

José ZENDEL.

L'AFFAIRE DE BUENOS-AIRES : A peine un film (Angl. d.)

Réal. : Hugo Fregonese. Interp. : Jorge Salcedo, Sebastian Chiola, Tito Alonso. Prod. : Interamerica. Distr. : Victory Films (1950, 117 min.).

L'affaire est l'histoire d'un employé de banque amoureux des belles choses et ami du luxe, qui commet ce que, juridiquement, on appelle « une escroquerie par abus de confiance », c'est-à-dire qu'il part avec un chèque de plusieurs millions.

Le metteur en scène, Hugo Fregonese, s'est très directement inspiré des films policiers nord-américains, et a essayé de faire la même chose, sans y réussir, car le résultat est encore pire. Il a beau nous montrer, au début de son film, les

maisons de Buenos-Aires penchées et des milliers de jambes pressées, tandis qu'une fois nous dit que le scénario a été inspiré d'un fait divers réel et tourné dans des décors naturels, comme c'est devenu la mode, Jules Dassin dans ce genre commet tout de même mieux son métier.

Après des scènes de prison parfaitement ennuyeuses, où ne manque même pas le passage larmoyant : le duo, mère et fils, on nous montre une évasion trop classique, une course en voiture entre les évadés, leurs complices et la police, et cela finit par la victoire des forces de l'ordre.

La photo est détestable, la mise en scène accumule les « tics » en vogue il y a une vingtaine d'années et les acteurs grimacent de pénible façon.

Il y a pourtant quelque chose qui a attiré notre attention, quelque chose qui fait de ce très médiocre film une entreprise fort déplaisante, voici ce dont il s'agit : la bande de criminels qui s'évade n'est pas une bande de gangsters ordinaires, ce sont des « anarchistes ». Ces dangereux bandits qui ont, entre autres choses, assassiné un couple de vieux commerçants, ont un « idéal politique ». On essaye donc très maladroitement de faire passer « les gens qui se révoltent contre leur sort et la Société » comme de vulgaires bandits. Il y a, par exemple, une scène assez extraordinaire : lorsque la police arrête le jeune caissier indélicat et le ramène par train à la capitale, une foule l'attende, qui l'acclame et, au grotesque de cette scène, s'ajoute celui du commen-

taire qui nous explique que ces gens sont venus acclamer le caissier comme un héros parce qu'ils sympathisent avec les « révoltés ». Le jeune caissier a, d'ailleurs, un sourire véritablement héroïque et la cravate de travers. La morale de l'histoire est bien simple : « Ne vous plaignez pas de votre sort, mes enfants, cela ne vous attirera que des ennuis, voyez ce pauvre José, qui croyait pouvoir améliorer le sien, hein ? Cela ne l'a pas mené bien loin. »

Il n'y a pas de baiser en gros plan à la fin. Le metteur en scène argentin est un original, il y a seulement le héros-voleur qui se traîne moribond vers ses billets qui brûlent et qui meurt, face contre terre, avant d'avoir réussi à les atteindre.

Carlos LARRA.

BALLERINA : Danses gracie, Mozart, Ravel

Réal. : Ludwig Berger. Interp. : Violette Verdy, Gabrielle Dorzat, Henri Guisol, Philippe Nicaud, Orloff, Micheline Boudet, Margo Lion, Jean Mercure, Pierre Serge. Images : Robert Le Febvre. Son : Jo de Bretagne. Décors : Robert Gys. Prod. : Lux (1949, 102 min.).



danse), on ne retient guère que la très grande qualité qu'elle possède : sa radieuse jeunesse.

Je me dois cependant de reconnaître que, si j'ai été plusieurs fois séduit, je n'ai jamais été captivé. Or j'aime Mozart et Ravel, qui sont d'ailleurs bien servis par l'enregistrement de l'orchestre dirigé avec finesse par Roger Désormière. Et comme je l'ai dit, Violette Verdy m'a plu. C'est le contenu même de la chorégraphie qui ne m'a pas pleinement satisfait.

Cette chorégraphie me semble pécher, en effet, par une certaine froideur, un certain manque d'invention, de pouvoir émotionnel. Ludwig Berger oppose, dans son film l'Art (avec un grand A), qui donne toutes les joies, à la vie, qui réserve toutes les déceptions. Son film me paraît être justement trop un film d'Art, pas assez un film vivant.

J'ajoute que, si le métier du réalisateur de « Trois Valses » est incontestable, la recherche des an-

gles est parfois trop subtile et que certains changements de plan ne s'imposent pas à une cadence si rapide.

Mettre au point les éclairages d'un tel film, comportant d'aussi nombreux décors, n'a pas du être chose aisée. Le travail de Robert Le Febvre est fort convenable encore que je fusse préféré pour ma part, qu'il puisse davantage dans les ressources offertes par les contrastes lumineux.

Pierre BLOCH-DELAHAIE.

ON TOURNE EN FRANCE

EN TOURNAZON AUX	TITRE DU FILM	REALISATEUR REGISSEUR	INTERPRETES	PRODUCTEURS
SAINT-MAURICE 7, rue des Réservoirs. ENT. 38-40	4. L'Etrange madame X.	Jean Grémillon René Leriche	Michèle Morgan, Henri Vidal, Maurice Escande,	Codo Cinéma 73, Champs-Elysées ELY. 43-83
JOINVILLE 47, av. Wilson GRA. 21-37	Bertrand Cœur-de-Lion.	R. Dhéry Claude Ganz	R. Dhéry, C. Brosset, R. Destain, Cécile.	Panthéon Production 95, Champs-Elysées ELY. 31-64
FRANCEUR 6, rue Francœur MON. 73-35	Debureau	Sacha Guitry Marcel Bryau	Sacha Guitry, Léa Marconi, R. Seller, Duvalleix, J.-F. Gir.	C.I.C.C.-Fides 6, rue Christophe-Colomb ELY. 01-10
BUTTES-CHAUMONT 12, rue Carducci BOT. 09-30	Boniface somnambule	Maurice Labro Louis Manzella	Fernand, Gaby, André, Yves Deniaud, André.	S.F.C.-Sirius 69, av. de la Gr.-Armée COP. 40-16
BILLANCOURT 49, q. du Point-du-Jour MOL. 51-24	Knock	Guy Lefranc Jean Mottet	Louis Jouvet, Brochard, P. Renoir, Y. Deniaud, M. Perrey, M. Pierry.	Production Roiffeld 19, rue de Bassano COP. 28-74
BOULOGNE 2, rue de Silly MOL. 65-80	Edouard et Caroline	Jacques Becker André Michaud	Daniel Gelin, Anne Vernon, Jean Galland, Betty Stockfeld.	U.G.C.-C.I.C.C. 6, rue Christophe-Colomb ELY. 01-10
EXT. Paris et région parisienne.	Boîte de nuit	Alfred Rodle Frédéric Hérolde	Claudine Dupuis, A. Rodle, et son orchestre, P. Louis.	Films A. Rodle 33, Champs-Elysées ELY. 26-19
	Les petites Cardinal	Gilles Grangier Marc Hélen	Saturnin Fabre, Denise Grey, Vera Norman, Sophie Leclair.	Codo Cinéma 73, Champs-Elysées ELY. 43-83
	Ombre et Lumière	Henri Calef Bardon	Simone Signoret, Maria Casares, Jacques Berthier, Jean Marchat.	Sigma-Marceau 14 bis, av. Rachel MAR. 70-96
	7 Jours dans la vie	M. Schneider Charvein	Les Amants de Bras-Mort Henri Nassiet, Cl. Guibert, S. Beneteau, C. Damet.	Eclair Journal 9, rue Lincoln BAL. 58-95
EXT. Conflans-Saint-Honorine.	Les amants de Bras-Mort	M. Pagliero Genty	Frank Villard, Nicole Courcel, Henri Gené, Robert Dalban	Alcina 49, av. de Villiers WAG. 36-21

VOYANTE Madame ADELIA von ton prévoit tout



LE DON D...

LE DON DADE...

LE
DON D'ADÈLE



Adèle exerce son « don ». De gauche à droite : Hélène Bellanger, Marguerite Pierry, Lilo, Jacques



Adèle va-t-elle entrer en transe ?



Les catastrophes se suivent...



De quoi s'amuser...

G. BARBERIN.

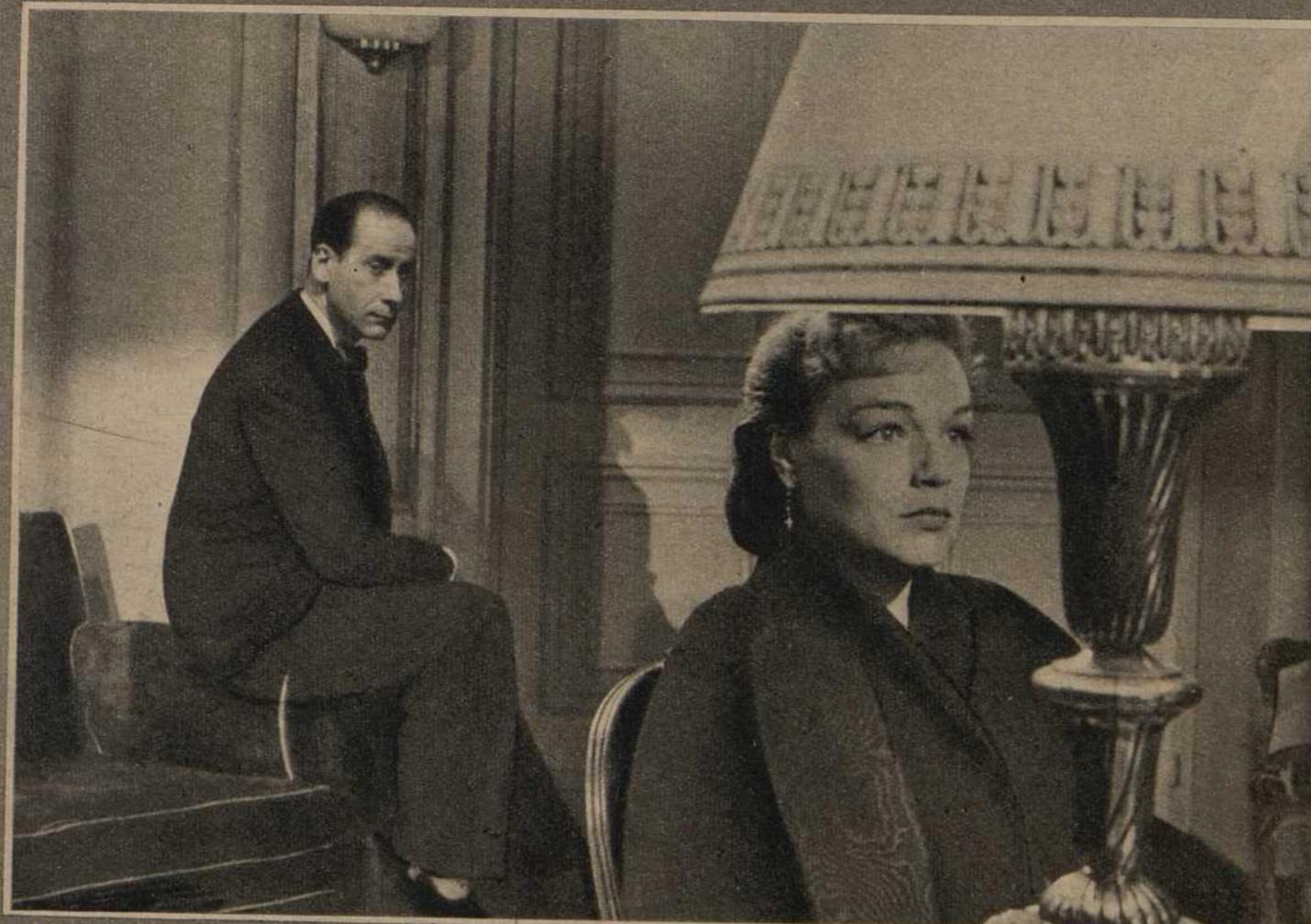


...et ne se ressemblent pas.

Le Sphinx et la pythonisse...

Une nouvelle Simone Signoret et une nouvelle Maria Casarès nous seront bientôt révélées par "Ombre et Lumière"

OMBRE ET LUMIERE



Simone Signoret songe à la folie qui la guette : les ombres glissent autour d'elle.

L'OMBRE, c'est la folie, c'est la haine, la jalouse... Henri Calef, le metteur en scène de *Jéricho*, de *La Soucière*, d'*Eaux troubles*, joue constamment avec cette ombre : le scénario de Solange Teyrac en a prévu, intimement mêlée à la lumière, à travers tout le film.

L'ombre qui plane au-dessus de Simone Signoret, d'abord, une ombre tenace dont elle a du mal à sortir, l'ombre de la folie. Simone Signoret est une pianiste célèbre. Un jour, elle a dû interrompre un concert de Tchaikovsky, terrassée par une crise : les yeux dans la salle, braqués sur elle, faisaient croire qu'il y avait là une meute féroce de chats. Le chef d'orchestre s'est soulevé de sa petite estrade. Il a pris des dimensions de Dieu du Mal. Il a envahi tous les musiciens. Pendant trois ans, Simone Signoret est restée dans un asile.

Maintenant, elle est apparemment guérie, mais le moindre choc fait jaillir l'ombre. Que Simone se regarde dans une glace, et elle croit apercevoir le reflet d'une folle : une partie de sa conscience s'échappe d'elle-même. Elle est en proie à des hallucinations. Elle craint les miroirs.

L'autre ombre, plus effacée, mais combien plus envahissante encore, c'est la jalouse de Maria Casarès : elle n'hésitera pas pour se venger de sa sœur à révéler qu'elle est folle, quelques mois avant le mariage. « Rappelle-toi, lui dit-elle, que ton père est mort bû. Tu devrais consulter un médecin pour t'assurer que tes enfants ne seront pas fous, eux aussi... »

Cette ombre, qui la dominera ? Elle est soigneusement entretenue, affrîée, pourrait-on dire.

Henri Calef, particulièrement intéressé par elle, a réussi, à ce propos, des effets de dédoublement de la conscience sans avoir recours aux truquages habituels. Après la réalisation d'une de ces scènes difficiles, Calef nous a expliqué ce qu'il entendait classer parmi les



Entre Jacques Berthier et Simone Signoret, il y a l'ombre. La folie les séparera-t-elle ?

OMBRE ET LUMIERE

ombres : les scénarios sans vie, les histoires conventionnelles, les personnages stéréotypés. Mais la part d'ombre de son film ne sera rien de cela : elle sera vivante, extraordinairement rendue vivante par la présence des deux grandes actrices, Simone Signoret et Maria Casarès.

Vous y verrez une nouvelle Maria Casarès, sans cette immense chevelure, lâche ou tordue en chignon, qu'elle avait auparavant. Maria Casarès s'est coupé les cheveux à la mode nouvelle pour ne pas rester dans des rôles qui ont toujours été les siens jusqu'ici. Le cou libre, cette femme de l'ombre aura une agilité diabolique : elle saura mieux prendre les ruses qu'il faut contre la lumière, et elle parviendra presque à faire échouer ce grand amour dont elle est jalouse.

Dans le film, Maria Casarès est modiste, grande modiste. Henri Calef a demandé à Lemonier, l'artiste du feutre, de la soie et des plumes, bien connu à Paris, de lui « prêter » sa seconde vendue comme « conseillère technique ». Ainsi, c'est au milieu des joyeux comédiages des petites mains que Maria Casarès, impitoyablement, songe à faire renaitre l'ombre.

La tragédie commence quand Simone Signoret, au cours d'un concert, joue à nouveau le

concerto de Tchaikovsky pour éprouver si la folie l'atteint encore. Dans les couloirs du théâtre, Jean Marchat, son impresario, et Jacques Berthier, son amant, anxiens, le cœur battant, écoutent les premiers accords de l'orchestre et attendent le moment pathétique où trois ans plus tôt Simone est tombée dans le piège de l'ombre.

La lumière

À LORS commence dans le cœur de Simone Signoret le combat de l'ombre et de la lumière.

La lumière, c'est son amour, sa volonté de vivre comme les autres, de continuer son métier. Depuis longtemps déjà, Simone Signoret lutte. Véritable combat avec l'Ange, elle est constamment terrassée : ses hallucinations l'écartent de l'amour. Elle n'ose faire le malheur de Jacques Berthier.

Jacques Berthier est un gros industriel du bois. Maria Casarès fut sa maîtresse avant qu'il ne connaît Simone. Il ignore que Simone est la demi-sœur de Maria Casarès, comme Simone ignore que Jacques fut l'amant de sa sœur. Seule, l'ombre, Maria Casarès, sait tout : elle a donc des pouvoirs extraordinaires.



Anxiens. Jacques Berthier attend les résultats de la tragique expérience à la suite de laquelle doit clairement apparaître si Simone Signoret est ombre ou lumière.



Jean Marchat tente de rassurer Simone Signoret : elle doit vaincre les dernières craintes qui lui restent.



« Oui, pense Simone Signoret, je ne suis pas folle et je le prouverai ». La lumière commence à remplacer l'ombre.

Mais la lumière gagne peu à peu, car c'est une sève ; comme celle qui coule dans les grands arbres que Jacques Berthier abat en Sologne. Dans l'impossibilité de connaître dans quel état de folie elle a été plongée, Simone Signoret, consciente du danger, s'est livrée à l'expérience décisive qui consiste à recréer les conditions de sa première crise : elle joue le fameux concerto de Tchaikovsky.

Simone Signoret, qui fut la nouvelle femme fatale du cinéma, depuis *Dédée d'Anvers* et *Manèges*, incarne cette fois-ci la lutte contre le mal et c'est ce qui a particulièrement séduit Henri Calef, toujours soucieux de renouveler le cinéma. Il aime détruire les « mythes » que crée en la personne des acteurs un grand succès. Simone Signoret semblait vouée à interpréter les rôles de prostituée ou de femme fatale : il était né un mythe. Simone Signoret sera la Lumière, autant que Maria Casarès est l'Ombre.

Surtout n'allez pas croire, quoiqu'il apparaîsse ici, que ce film est une légende du genre métaphysique. Tout cela est traité avec le tempérament réaliste qu'on connaît à Henri Calef et qu'il n'a pas quitté depuis *Jéricho*. Les moindres détails des intérieurs sont traités avec minutie par le décorateur. Dans les couloirs qui donnent aux loges du théâtre, les murs ont été savamment salis. Le metteur en scène les examinait attentivement avant chaque « Silence, on tourne », comme pour s'imprégner de l'atmosphère, un peu morbide, mais où allait jaillir la lumière, et pour surveiller dans le jeu des acteurs si « l'ambiance collait bien aux gestes et aux paroles ».

Car c'est le miracle que doit accomplir *Ombre et Lumière*. La joie finira par triompher, avec la santé, la vie et l'amour, sur la haine, le mal et la méchanceté. Les personnages que nous avions laissés, anxiens, dans les loges du théâtre, entendront l'accord fatal. Le concerto de Tchaikovsky se développe, prend toute l'ampleur qu'on lui connaît et, à ce moment, entre les amants, Jacques Berthier, dans le couloir, et Simone Signoret, dans le théâtre, se signe le contrat du bonheur, auquel tous les deux n'ont cessé de croire.

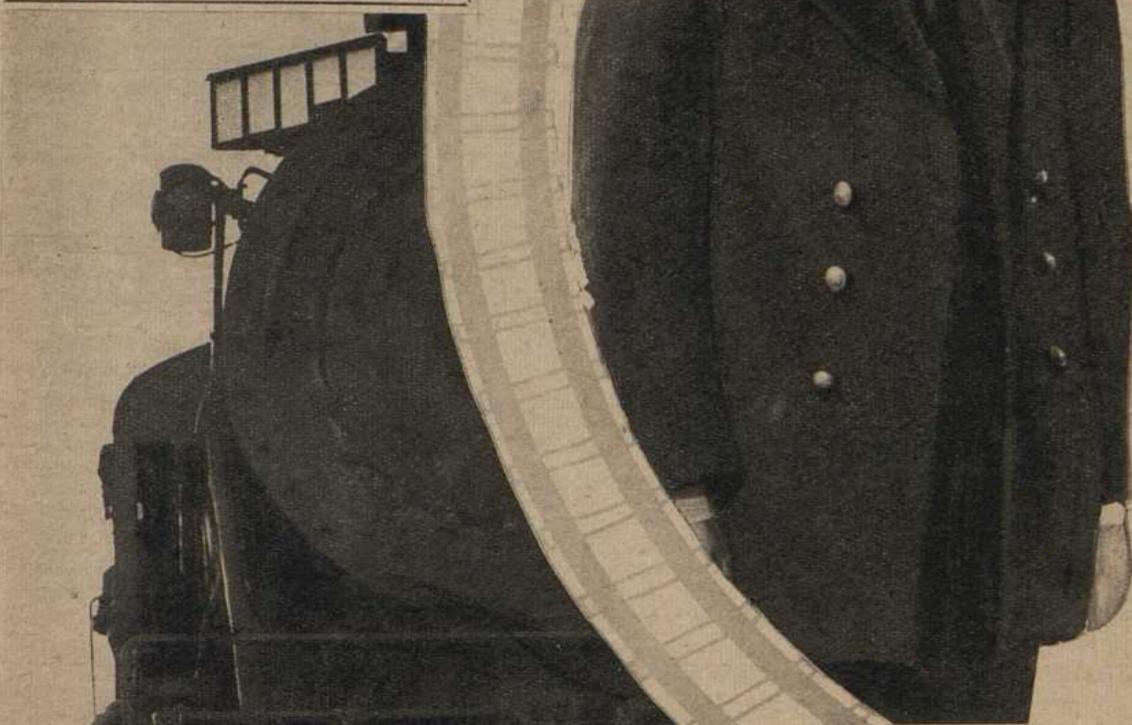
Jean Marchat, l'impresario, poisseux, se retire, heureux, dans le fond de constater que « sa » pianiste va pouvoir continuer à lui gagner de l'argent. Maria Casarès, confuse, rageuse, s'enfuit, on ne sait où, et, alors, la lumière s'éteint, victorieuse, ne laissant plus aucune place à l'ombre.

Jean MURIEL



Notre gare. Article riche, finement décoré.
Rapide de nuit.

- 1895. « L'entrée d'un train en gare » (Louis Lumière).
- 1903. « L'Attaque du rapide » (Edwin S. Porter).
- 1908. « Voyage à travers l'impossible (Méliès).
- 1921. « Le Rail » (Lupu-Pick).
- 1922. « La Roue » (Abel Gance).
- 1929. « Le Train Mongol » (Ilya Trauberg).
- 1931. « Shanghai-Express » (Cecil B. de Mille).
- 1932. « Jean de la Lune » (Jean Choux).
- 1934. « Train de luxe » (Howard Hawks).
- 1938. « La Bête humaine » (Jean Renoir).
- 1940. « Pacific-Express » (Cecil B. de Mille).
- 1942. « Clowns d'or » (Les Marx Brothers).
- 1943. « Madame et le Mort » (Louis Daquin).
- 1943. « Voyage sans espoir » (Christian-Jaque).
- 1945. « La Bataille du rail » (René Clément).
- 1946. « Brève rencontre » (David Lean).
- 1948. « Le Signal rouge » (Ernest Neubach).
- 1948. « Rapide d'Extrême-Orient » (Raisman).
- 1949. « Pacific 231 » (Jean Mitry).
- 1950. « Le Trésor des Pieds-Nickelés » (Marcel Aboulker).

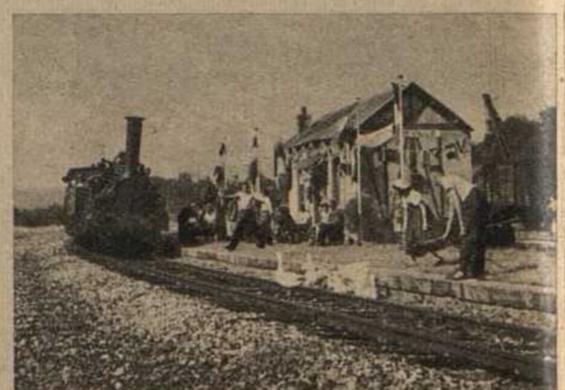


Train américain, modèle 1889, avec personnage ligoté; joli effet. « Les Exploits de Pearl White. »



SUPPLÉMENT GRATUIT AU CATALOGUE D'ÉTRENNES

Voulez-vous jouer
avec moi au petit
train ?



Notre petit train ancêtre.
« Les Malheurs de Sophie. »

AMEZ-VOUS jouer au « petit train » ? Voici, rassemblés sur cette page, tous les éléments qui vous permettront (à peu de frais) de constituer un réseau miniature... Admirez la richesse de nos accessoires, le fini luxueux de ces jouets !

Né en même temps que la photographie, le chemin de fer a conquis le cinéma dès l'apparition de celui-ci. Lumière, Méliès, Edison ont été immédiatement séduits par l'irrésistible attrait qui se dégage des locomotives, des rails et de l'atmosphère enflamée des gares. Cette passion de nos grands-pères pour la machine toute neuve qu'ils venaient d'inventer, s'est peu à peu atténuée, puis s'est muée en une magie plus complexe. Cette poésie du train, Valéry Larbaud fut l'un des premiers à la chanter, et c'est encore elle qui fait vibrer chaque spé-

Nos personnages : Le chef de gare, « La Bête humaine »; Le contrôleur de wagon-lit « Rome-Express ».

tateur au passage d'un rapide dans la nuit des salles obscures...

Quant au Pacific-Express, au tortillard des Pieds-Nickelés (ou des Marx Brothers), il provoque en nous l'afflux de mille images échappées de Jules Verne, de Paul d'Ivoi, ou de l'Epatant... Les vieux rêves de notre enfance se libèrent... Quelle joie d'avoir à nouveau douze ans, fût-ce pour à peine deux heures...

Il y a des gars bizarres dans les trains et dans les gares... ». Ce refrain d'Edith Piaf, repris dans le commentaire d'une des premières « Actualités Françaises » au lendemain de la Libération, séduit par son à-propos. Quel démenti cependant aux littératures que la vie et la mort toutes simples des héros de La Bataille du Rail. Les autres personnages qui hantent les écrans ferroviaires ne sont guère plus mystérieux, qu'il s'agisse du chef de gare Fernand Ledoux, ou du contrôleur de wagon-lit Jean Debucourt, ou encore de l'étonnante équipe mécanicien-chauffeur, formée par Jean Gabin et Carette dans La Bête humaine.

Sans être toujours principale vedette, le chemin de fer tient une importante place dans de nombreux films. L'exiguité d'un compartiment, l'étroitesse d'un couloir sont parfois fort utiles aux scénaristes pour provoquer de décisives rencontres, pas toujours brèves... Citons entre autres l'excellent début de Madame et le Mort. Que de drames, que de comédies, se sont dénoués sur des quais de gare (Occupe-toi d'Amélie, Un Revenant, Meurtres... et tant d'autres).

Et, en cette période d'étrènnes, comment ne pas évoquer aussi le petit train-jouet qui passionne les gangsters et leur victime dans L'Héroïque Monsieur Boniface.

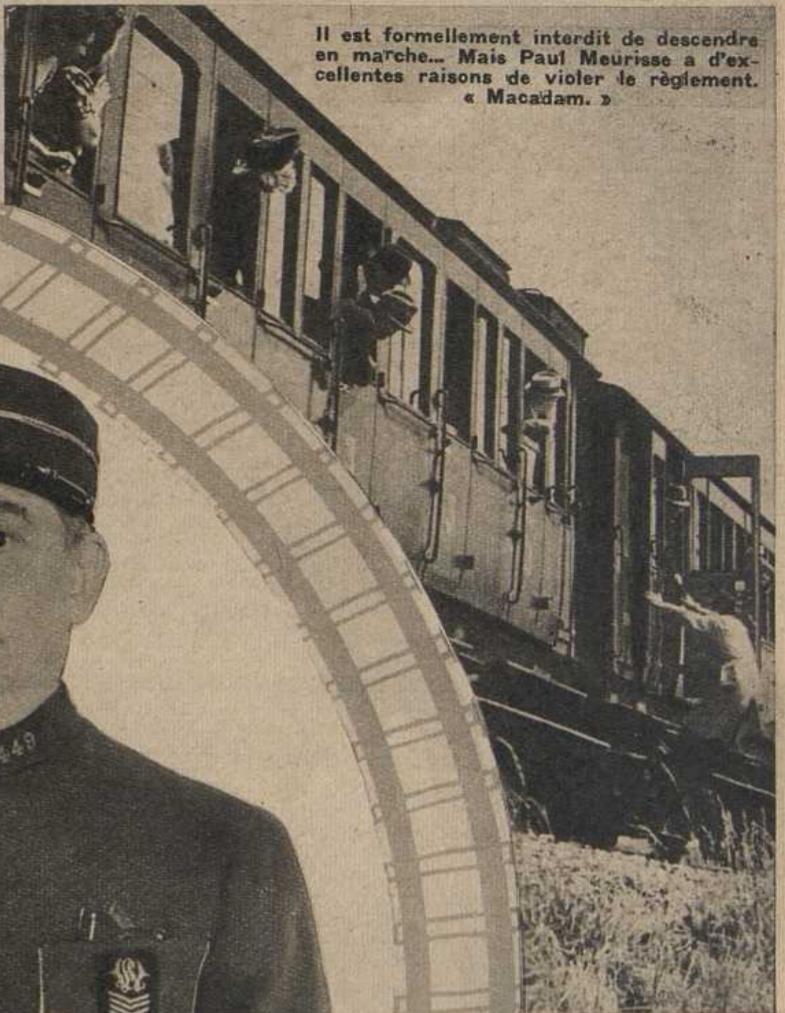
L'aventure cinématographique est entrée en gare un soir de décembre, il y a cinquante-cinq ans. Que d'aventures, depuis, sont nées ou se sont achevées sur les rails !

Edouard BERNE

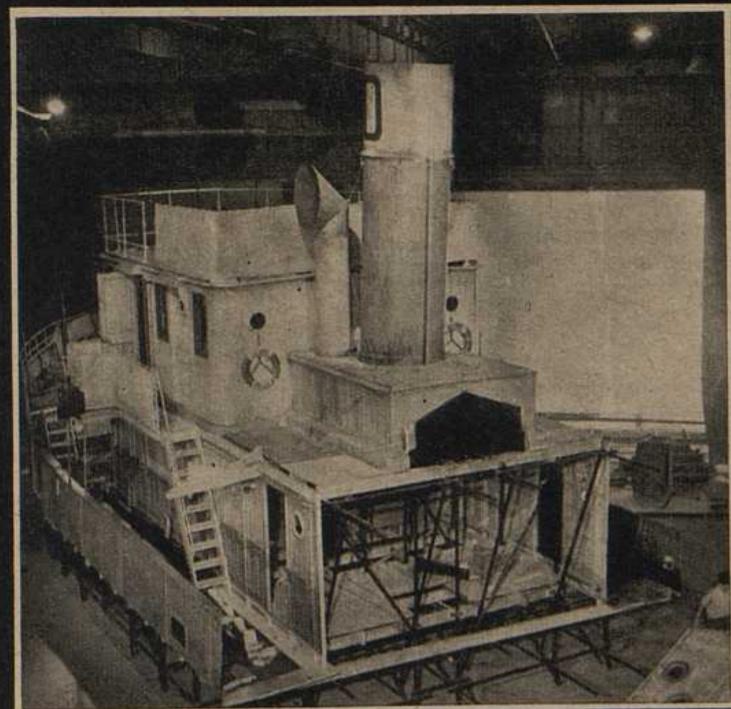
Même modèle, mais avec plus de personnages et un drapeau. « Pacific-Express. »



Il est formellement interdit de descendre en marche... Mais Paul Meurisse a d'excellentes raisons de violer le règlement. « Macadam. »



Train de marchandise, anglais. Choisir obscur; imite très bien la réalité.
« Il pleut toujours le dimanche. »



Le décor qui présente une partie de l'avant de la « Jeune Nelly ». Il est construit sur échafaudages rapides, montés sur roulettes.



Le bosco, Jean-Pierre Grenier, inspecte le pont et parle avec tout le monde...



Le rabbin et le capitaine: Jean Mercure et Pierre Brasseur.



Arrivée à Hambourg. On ne veut pas de vous...



Pierre Brasseur campe un capitaine qui prend conscience de sa responsabilité envers les hommes, devant leur misère et surtout, devant la détresse des enfants.



Le capitaine a joué les Père Noël, et la petite fille serre sa poupée sur son cœur.

“L'Homme de la Jamaïque” Pierre BRASSEUR parce qu'il est “MAITRE APRÈS DIEU”

« M AITRE après Dieu » est tout d'abord une pièce du dramaturge hollandais Jan de Hartog, qu'on joue actuellement sur la scène de la Gaîté-Montparnasse. C'est l'auteur lui-même qui remania sa pièce pour en faire un scénario. Louis Daquin en assura le découpage et la mise en scène.

L'histoire est très simple et très belle. Un cargo rempli de Juifs que les nazis chassent d'Allemagne (nous sommes en 1938), sort du port de Hambourg à destination d'Alexandrie. Mais les autorités britanniques ne les laissent pas débarquer. Et c'est alors, de port en port et de pays en pays, l'odyssée de la « Jeune Nelly », repoussée de partout, comme si les Juifs étaient des pestiférés. Le capitaine, qui avait accepté de transporter les Juifs comme il aurait accepté des moutons, à cause du prix, comprend peu à peu que cette « cargaison » d'hommes, de femmes et d'enfants dont personne ne veut, sont des êtres qui luttent et qui souffrent et qui ont besoin, et le droit, d'être aidés.

C'est un émouvant et violent réquisitoire contre le racisme. Pierre Brasseur tient le rôle du capitaine, vieux loup de mer aigri et sentimental. Jean Mercure, qui monta la pièce, est le rabbin fataliste. Loleh Bellon, une jeune institutrice juive. Quant à Jean-Pierre Grenier, après avoir été, avec une vérité étonnante, le délégué syndical du « Point du Jour », le voici contremaître de la « Jeune Nelly ».

retourne sous les tropiques

DIEU”

Louis Daquin, toujours soucieux de porter à l'écran des histoires « valables », des histoires qui parlent de la peine et de la joie des hommes, a trouvé dans le beau scénario de Jan de Hartog un sujet d'une grande valeur humaine. Un autre de ses films, *La Bataille de la vie*, qui vient de recevoir le Prix de la Paix, est interdit par la censure. Et cependant, ce sont des films comme *La Bataille de la vie*, comme *Maitre après Dieu*, qui donnent au cinéma français sa haute tenue morale. Le cinéma est un moyen puissant qui doit servir les idées les plus généreuses, et non pas à l'abrutissement du spectateur.



Ce film a été produit par la Coopérative générale du cinéma qui, depuis la Libération, a donné au cinéma français quelques-uns de ses plus intéressants films : *La Bataille du rail*, *L'Ecole buissonnière*, *Images médiévales*, et par M. Dorfman, à qui nous devons le Grand Prix de la Biennale de Venise, cette année : *Justice est faite*.

Nous attendons avec impatience la sortie de *Maitre après Dieu* sur les écrans parisiens. Nous espérons également que le fameux Père Noël libérera une fois pour toutes nos écrans des films de gangsters et de préparation à la guerre, dont nous inonde Hollywood, pour les remplacer par des films comme celui-ci.

Carlos LARRA.



Le capitaine appelle les anges à son secours. Il ne sait plus que faire pour sauver les enfants du bagné nazi.



Le metteur en scène, Louis Daquin, fait répéter une scène à Loleh Bellon et Jean-Pierre Grenier.



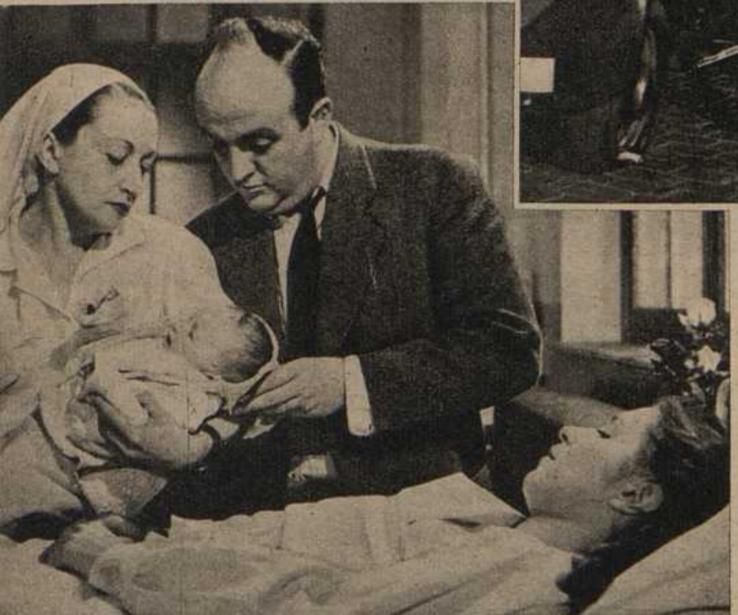
Parti sans laisser d'adresse

TAXI ! DIRECTION : LE BONHEUR

Jean-Paul Le Chanois est un spécialiste du bonheur : il a su, à une époque où il était de mode de tourner des « films noirs », nous donner cette merveilleuse « Ecole buissonnière », pleine de joie et de confiance. Dans son nouveau film, « Sans laisser d'adresse », il ne démentira certainement pas l'excellente réputation que ses films précédents lui ont faite, tant en France qu'à l'étranger.

L'auteur de « Au cœur de l'orage », ce profond témoignage sur la résistance du Vercors, a, cette fois-ci, choisi un scénario d'Alex Joffe, qui ne manque ni d'entrain ni d'humanité.

Il raconte, un peu à la manière de l'école italienne, la course à travers Paris d'une jeune femme (Danièle Delorme) et d'un chauffeur de taxi (Bernard Blier), à la recherche d'un certain monsieur qui engrossa la jeune femme sans lui laisser d'adresse. Le chauffeur de taxi, vite acquis à la cause de sa cliente, va s'efforcer de retrouver le monsieur en question, parce qu'il a tout de suite compris qu'en dépendait le bonheur de Danièle Delorme.



quête avec elle successivement dans le quartier du Louvre, à Saint-Germain-des-Prés et dans d'autres endroits de Paris. Pendant que la pauvre Danièle Delorme est à la recherche du père de son enfant, Bernard Blier apprend que sa femme, enceinte, vient d'accoucher. Il a juste le temps d'arriver à la clinique pour venir voir le nouveau-né : une jolie petite fille. Tout à coup, une ambulance, dans la cour de la clinique, lui rappelle que sa cliente, qu'il a laissée dans le désespoir, pourrait très bien ne trouver d'autre solution que le suicide.

Il avait conseillé à la jeune femme de retourner à Chambéry, dans sa famille, et de ne plus penser à cet amour dont un des partenaires se montrait si peu digne : il comprend que ses paroles étaient semblables à celles d'un vieux monsieur peu occupé du sort des autres, et que Danièle n'a sans doute pas accepté de retourner à la gare de Lyon pour prendre le train de Chambéry. Ce pressentiment tragique qui l'a saisi dans la cour de la clinique n'est pas dénué de fondement : des témoins ont vu partir la petite Danièle Delorme, désespérée et prête à tout.

Conscient de sa responsabilité dans cette affaire, Bernard Blier lance à la poursuite de sa cliente tous les taxis de Paris ; et c'est une nouvelle « bataille de la Marne », combien émouvante, qui se livre pour sauver une pauvre fille qui ne croit plus au bonheur.

Sur le quai Henri IV, Danièle Delorme a déposé son enfant sur un banc. Elle descend le petit escalier qui donne dans la Seine... Mais son enfant crée. Elle n'a plus le courage de l'abandonner. Elle remonte précipitamment l'escalier, juste au moment où, là-bas, du quai de la Rapée, arrive en trombe un G-7, le taxi de Bernard Blier. Ce lui-ci embarque la petite désespérée et son moutard. Il a décidé de lui redon-



Danièle Delorme : « Il n'est pas là, monsieur. Je ne peux pas vous payer. Mais je crois qu'il habite maintenant rue Vavin. » Bernard Blier : « Allons, ma p'tote ! je vous conduis rue Vavin. »

Crévé ! après six heures de course inutile à travers Paris, il ne manquait plus que cela. Mais Bernard Blier sauvera tout par sa bonne humeur.

Jacques KRIER.



Et dans cette aventure, Bernard Blier apprend qu'il a une très jolie petite fille. La fille de Danièle Delorme, elle, n'aura pas de père puisqu'il est parti sans laisser d'adresse.



COCKTAIL Bibi Fricotin

Vous versez dans une malle Z... : L'ingénieur et débrouillard Bibi...

une voyante en transes (Colette Darfeuille)...

un cocasse agent secret... (Yves Robert)...

un invraisemblable conservateur de musée (Paul Demange).

Vous ajoutez :

Une poursuite endiablée...

Un tendre et poétique Amour... Maurice Baquet et Nicole Francis).

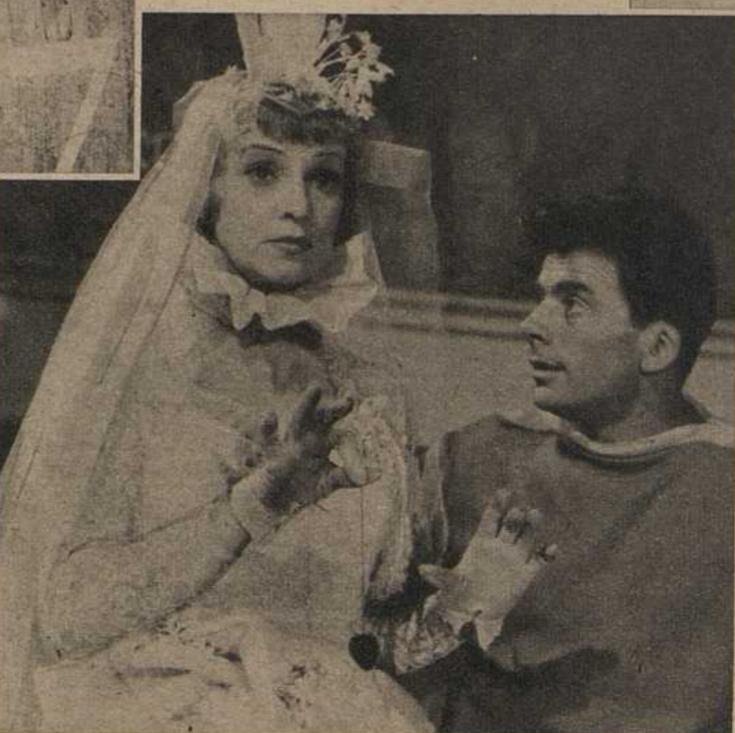
Et... Le shaker éclate... de rire... (Photos Consortium de Film.)

nos problèmes quotidiens ! Le père de Bibi Fricotin, L. Forton, est mort, mais son fils continue à vivre... Et à prospérer, car d'autres dessinateurs l'ont relayé. On peut raisonnablement espérer que les aventures de notre héros figureront un jour en bonne place parmi les ouvrages des programmes scolaires. Le film que Marcel Blistène a réalisé d'après le scénario que Maurice Henry et Arthur Harfeaux ont tiré des célèbres albums, sera alors l'un des classiques du cinéma éducatif !

Qui d'autre que Maurice Baquet, ce prodigieux boute-en-train, pouvait interpréter le personnage de Bibi ? Autour de lui, Colette Darfeuille, Yves Robert, Nicole Francis, Paul Demange, Milly Mathis forment une ronde joyeuse, qui vous entraînera dans d'irrésistibles aventures. Voulez-vous jouer avec eux ?

E. B.

Si la génération qui a précédé la mienne s'est passionnée à la lecture des aventures de la famille Fenouillard, du savant Cousin et du sapeur Camembert, c'est un peu dans « Les Aventures des Pieds-Nickelés » et dans « Bibi Fricotin » que j'ai pris mes premières leçons de philosophie... Ne riez pas trop : « Bibi Fricotin » n'est pas une lecture aussi légère que les profanes se l'imaginent généralement ! En astuce, en débrouillardise, en hardiesse, Bibi ne le cède en rien à Filochard, à Croquignol et à Riboulingue ; et à ces mérites multiples, il joint en outre celui d'être un fort chevaleresque redresseur de torts. Il arrête les cambrioleurs, mystifie les gangsters, rattrape en se jouant tigres et lions échappés du cirque Bobino... Que ne l'avons-nous sous la main pour résoudre



AVANT DE T'AIMER

Un film américain contre le marché noir des bébés

« L'ETABLISSEMENT d'un nouveau régime en Chine » prive le marché de l'or de ses principaux débouchés. Les spécialistes se lamentent : il y a trop d'or ! Trop d'or et pourtant que de misères sociales à soulager. Une des plus lamentables n'est-elle pas celle des jeunes filles séduites et abandonnées, avec parfois un enfant sans papa ? Tel est ce qu'osait dire récemment un journaliste américain. Au même moment, on parle, en France, de la sortie du film d'Ida Lupino, la célèbre vedette de cinéma, *Avant de t'aimer* (*No wanted*), un film qui, justement, aborde avec une vérité rare le problème des filles-mères.

On sait qu'aux Etats-Unis, les filles-mères sont, bien plus qu'en France, soumises à un régime de discrimination sociale. Il



Sally aura un enfant...



Puis, après avoir été jugée, elle s'enfuit...



Elle perdra son enfant...



Elle en volera un autre...



Il l'a séduite...



Puis, après avoir été jugée, elle s'enfuit...

s'est établi, là-bas, une honteuse institution qu'on appelle : « Le marché noir des bébés » et qui consiste, pour les jeunes ménages stériles, que la loi n'autorise pas, à adopter des enfants, à acheter, pour 600 ou 3.000 dollars, des bébés à des filles-mères. On fraude sur l'acte de naissance et le tour est joué. *Avant de t'aimer* a pris courageusement parti pour les filles-mères contre cette mode commerciale.

Ida Lupino avait depuis longtemps, l'intention de réaliser un film sur ce problème. Elle défendit son scénario, lutta contre la censure, commerciale et politique. L'originalité du scénario exigeait que les acteurs fussent également originaux : pour la crédibilité de l'histoire qu'Ida Lupino voulait animer, elle prétendit s'adresser à des inconnus. Après bien des recherches, le choix des producteurs finit par tomber sur Sally Forrest, une jeune danseuse, sur Leo Penn, un musicien de bar, et sur Keefe Brasselle, un figurant.

L'histoire est très simple. Sally se laisse entraîner dans une aventure avec Leo Penn, aventure qu'elle croit sans conséquences. Hélas ! la jeune fille ne s'est pas rendu compte exactement de ce qu'elle a fait. Elle s'aperçoit bientôt que le jeune homme est un vulgaire séducteur et qu'il n'a nullement l'intention de l'épouser. Obligée de quitter sa famille, qui lui est férolement hostile depuis, Sally Forrest se met au service de Keefe Brasselle comme employée aux pompes à essence. Keefe est un brave garçon. Il aime Sally, mais il est amputé d'une jambe et n'ose pas montrer son amour. Pourtant, bientôt, au cours d'une fête foraine, Sally s'aperçoit qu'elle est enceinte. Elle accouche d'une belle petite fille, mais accepte de la vendre au « marché noir des bébés ». A peine sortie de la clinique, elle se rend compte de la noirceur de son geste. Folle de remords et de désespoir, elle en arrive à voler un enfant qu'elle rencontre au hasard dans la rue. Elle est arrêtée. Le juge, à qui l'on explique le passé de Sally, l'acquitte. Keefe, le brave marchand d'essence, vient accueillir Sally à sa sortie de prison. Sally s'enfuit. Elle craint une fois de plus d'être le jouet d'un faux amour. A travers les rues de la ville, Keefe, l'amputé, se jette à sa poursuite, car il a compris que la jeune fille ne le fuyait pas seulement, lui, le soupirant, mais qu'elle fuyait aussi la vie. Harassé, Keefe s'affale, honteux, humilié de ne pouvoir accomplir son devoir d'homme en sauvant Sally. Mais celle-ci, ébranlée par cette chute, revient sur ses pas et s'aperçoit alors que tous les hommes ne sont pas des canailles et qu'il suffit, « avant d'aimer », de savoir ce qu'est véritablement l'amour, pour être heureuse et vivre comme tout le monde doit vivre. G. D.

La vie amoureuse des GRANDS SEDUCTEURS DE L'ECRAN

Célibataire N° 1 de Hollywood pendant quinze ans

JAMES STEWART



L'homme avec qui chaque femme veut devenir mère a oublié "SA" FEMME IDÉALE



Le 9 août 1949, James Stewart, Célibataire n° 1 de Hollywood, prenait femme. Il épousa Floria Hatrick, divorcée et mère de deux enfants (deux fils nommés Ronald et Michael). Et passait sa couronne d'épines (les épines des échotiers californiens) à Montgomery Clift qui prend, à son tour, le titre de Célibataire n° 1 de Hollywood.

Depuis quinze ans, les échotiers attendaient ce jour. Qui allait être l'heureuse élue, la compagne de ce grand timide qui n'osait jamais se déclarer et sortait pourtant avec les femmes les plus illustres du cinéma américain ?

Tous les journalistes connaissaient le type exact de la femme idéale, telle que la concevait James Stewart. Dès qu'une femme, petite, simple et bien sage tournaient autour de lui, les journalistes s'empressaient d'écrire que, cette fois, peut-être...

Mais Stewart était hésitant. Et patient. Et la femme qu'il vient d'épouser est exactement le contraire de son type féminin. L'épouse idéale, pour James, c'était Margaret Sullavan, actrice injustement oubliée par Hollywood depuis quelques années.

James Stewart avait connu Margaret en 1928, en même temps que Henry Fonda. Tous trois étaient, à l'époque, des inconnus et végétaient dans des tournées de province... Margaret tomba amoureuse de Henry Fonda et l'épousa bientôt, ayant que le timide James se soit décidé à révéler son amour pour Margaret. James fut attendre. Il

resta l'ami patient de la famille. Un jour, Henry Fonda et Margaret Sullavan divorcèrent. Mais si Margaret quittait Henry, c'était pour devenir l'épouse d'un des metteurs en scène les plus talentueux de Hollywood, William Wyler, le futur auteur des *Plus belles années de notre vie*. Une fois de plus, James fut l'ami de la famille Sullavan et Wyler, tout comme il le fut encore quelques années plus tard de la famille Sullavan et Hayward, après que Margaret fut épousé en troisièmes noces l'imprésario Leland Hayward. Tous les dimanches, James venait voir les trois enfants de Margaret. Chez les Sullivan and C°, aussi bien que chez les Fonda (Henry Fonda s'était remarié avec Frances Brokaw, qui vient de se marier, en se tranchant la gorge), les enfants appelaient James Stewart « Oncle Jimmy ».

Il y a trois ans, lorsque Margaret Sullavan redivora (pour la troisième fois), on pensa que Margaret et James allaient enfin convoler. Hélas ! les goûts de James avaient évolué, et peut-être aussi que les divorces successifs de Margaret l'avaient fait réfléchir...

De Marlène à Olivia en passant par Rita

James Stewart a toujours été l'un des garçons les plus séduisants de Hollywood. Et les femmes en tombaient facilement amoureuses. Sa douceur, son esprit, sa gentillesse avaient vite fait de séduire. Le journaliste Gene Schrott déclina ainsi le succès de Stewart : « James Stewart, c'est le garçon qui vous donne votre premier baiser. Il est le premier amoureux,

l'homme avec qui chaque femme veut devenir mère. »

Lorsqu'il arriva à Hollywood en 1935, James Stewart commença par vivre chez les Fonda. Au bout de quelques mois, il trouva une petite maison qu'il conserva durant tout son célibat. Il avait pour voisin Claude Rains (mais celui-ci a récemment vendu sa maison à Dan Duryea). Ses succès artistiques furent rapides et il oublia vite sa Pensylvanie natale, où il passa son temps à jouer de l'harmonica et à taper sur un piano. En 1935, James avait vingt-sept ans et la gloire. Il sortait tous les soirs. Les « occasions » ne manquaient pas et toutes les femmes de Hollywood recherchaient sa compagnie.

Il est très difficile de savoir ce qu'il en fut exactement des amours de James Stewart. Toutes les femmes qui l'approchèrent ne parlent que de son extraordinaire timidité. Un vrai collégien ! et encore ! Il lui fallait plusieurs semaines de rendez-vous pour oser quérir une femme.

Ginger Rogers se montra durant plus d'un an au bras de James, lors de ses débuts à Hollywood. C'était un couple qui semblait heureux. Et qui débordait de joie de vivre et d'insouciance. Tout cela aurait fini par un mariage, mais James (qui était encore sous l'emprise de Margaret Sullavan) fut décontenancé par l'arrivée de Ginger... On vit ensuite James sortir en compagnie d'une jeune rousse qui était « fatiguée de Hollywood » et voulait abandonner ce cinéma où elle n'arrivait pas à se faire un nom : elle se nommait pourtant déjà Rita Hayworth et venait de quitter son premier mari. James trouva Rita



Margaret Sullavan fut le grand amour de James Stewart. Mais Margaret Sullavan, qui en est à son quatrième mariage, n'a jamais accepté de l'épouser. Les voici ensemble dans « Rendez-vous ».

Hayworth beaucoup trop artificielle !

Son plus sérieux roman de l'avant-guerre, ce fut son flirt avec Olivia de Havilland. James fut, pour Olivia, son premier amour, le seul avant (l'actuel) Marcus Goodrich. Mais James ne trouva pas en Olivia une épouse idéale. Olivia était trop préoccupée par sa carrière, elle voulait devenir « une grande comédienne ». Un jour ou l'autre, leur métier les séparera... A quoi bon ?

D'autres noms de femmes furent souvent rapprochés de celui du grand James (1 mètre 89). Je pense à Jean Parker, qui fut l'héroïne de René Clair dans *Fantômes à vendre*. Je pense à Rosalind Russell avant qu'elle ne rencontre Fred Brissell. Je pense à Marlene Dietrich, avant qu'elle ne connaisse Jean Gabin. Je pense à Loretta Young, à Joan Crawford... Qu'y a-t-il de vrai dans tout cela ? Peu de chose, sans doute. Et rien de bien sérieux. La seule originalité de James à l'époque était de recueillir chez lui les chiens, les chats et les pigeons abandonnés.

La guerre a changé ses goûts féminins

James Stewart est l'une des rares vedettes de Hollywood à avoir vraiment fait la guerre. Refusé une première fois parce qu'il lui manquait cinq kilos, James Stewart, excellent pilote civil, engrassa et s'engagée dans l'aviation le 24 mars 1941. Six mois plus tard, il était lieutenant. C'était Pearl Harbour ! Stewart participa à bord d'une fortasse volante à de nombreux grands raids de bombardement sur l'Allemagne. Il devint capitaine, puis lieutenant-colonel. Il fut encore de la première expédition aérienne sur le Japon, et on le décore de la Distinguished Flying Cross avec feuille de chêne. Le général Timberlake disait : « *Quand Stewart est chef d'escadrille, je ne suis pas inquiet* ». Lorsqu'il quitta l'Angleterre, à bord du *Queen Elizabeth*, deux escadrilles de la RAF vinrent lui rendre les honneurs. De retour à Hollywood, Stewart refusa de tenir à l'écran des rôles de soldat.

On pensait que le Célibataire n'

me Bob Sweeney ». A cette époque, Sylvia Fairbanks-Ashley avait déjà fait la connaissance de Clark Gable, le Clark qu'elle devait épouser quelques mois plus tard... Une jeune blonde sophistiquée, qui joua dans les spectacles d'Earl Carroll, Myrna Dell, fut également rencontrée au bras de James. James déclara : « Nous sortons ensemble pour nous amuser. Nous aimons tous deux les plaisanteries. » C'est avec elle qu'il vint à la première de son fils, *Appelez Nord 777*.

Le dernier chapitre... ou le premier ?

Une soirée de 1948, James dinait chez son grand ami Gary Cooper. C'est là qu'il devait faire la connaissance de Gloria Hatrick...

Depuis son divorce, Gloria Hatrick vivait, avec ses deux enfants, à Hollywood. Elle avait eu pour mari Ned McLean, le fils d'Evelyn Walsh McLean, la propriétaire du fameux Hope Diamond, la pierre réputée maléfique. A Hollywood, les échotiers avaient déjà remarqué cette Gloria... avant James Stewart : c'est-à-dire qu'elle avait eu des « rendez-vous » avec Peter Lawford et Clark Gable.

James demanda Gloria en mariage le jour de ses 41 ans, le 20 mai 1949. Gloria est le contraire de cette Margaret Sullavan dont James fut longtemps le soupirant sans espoir. Margaret, à ses débuts, était simple, tendre et tranquille. Elle ne mettait presque jamais de rouge à lèvres... Gloria, au contraire, brille par son élégance, c'est une aristocrate à tous les sens du mot.

Pour elle, James a oublié ses rêves de jeunesse. L'image de la femme idéale, la doce Margaret Sullavan, a été troublée par les potins de Hollywood. Les mirages de l'écran sont toujours les plus forts. Hélas !



Voici Mme Stewart. Elle est exactement le contraire de l'idéal féminin de James et avait déjà été remarquée au bras de Clark Gable.

ACHETEZ TOUJOURS
l'ÉCRAN français
chez le même marchand
et
DEMANDEZ-LUI
de l'AFFICHER
EN BONNE PLACE

PIERRE BRASSEUR “L'HOMME DE LA JAMAIQUE”

vous parle de l'AVENTURE

Un film dont la vedette est Pierre Brasseur ne peut laisser indifférent.

L'Homme de la Jamaïque est un film d'aventures. « ...L'Aventure est un joli mot, ne trouvez-vous pas ? dit Brasseur, et il ajoute : « ...Cet A majuscule... C'est une voile coupant le vent comme un oiseau d'acier... Une échelle, les jambes écartées, souriant à la lune... Le cœur de ce mot, c'est le « vent », début de tant d'histoires vivantes : vengeance, vantardise, moulin à vent, paravent, Levant, couvent... »

Le roman de Robert Gaillard est fertile en rebondissements : Jacques Mervel (Pierre Brasseur), trafiquant et contrebandier notoire, la boutonnière fleurie, se présente chez une concurrente dangereuse sous l'aspect d'un acheteur espagnol. Il fait la conquête d'une jeune infirmière qu'il abandonne chez un certain docteur Van Boeken qui héberge et soigne les lépreux. Pourchassé par la police, il s'enfuit sur son hors-bord... Mais je m'en voudrais de vous dévoiler la fin de ce film dont le rythme ne laisse aucun instant de répit.

L'histoire de *L'Homme de la Jamaïque* a été presque entièrement vécue par son auteur, Robert Gaillard. Aussi ce dernier se montrait-il difficile sur le choix de l'interprète.

Maurice de Canonge suggéra : « ...Pierre Brasseur sera notre

homme. Ce rôle doit l'emballer. »

Et le rôle l'emballa. Robert Gaillard pouvait être sans inquiétude. Qui mieux que Pierre Brasseur pouvait incarner *L'Homme de la Jamaïque* ?

Pierre CHATELEIN.

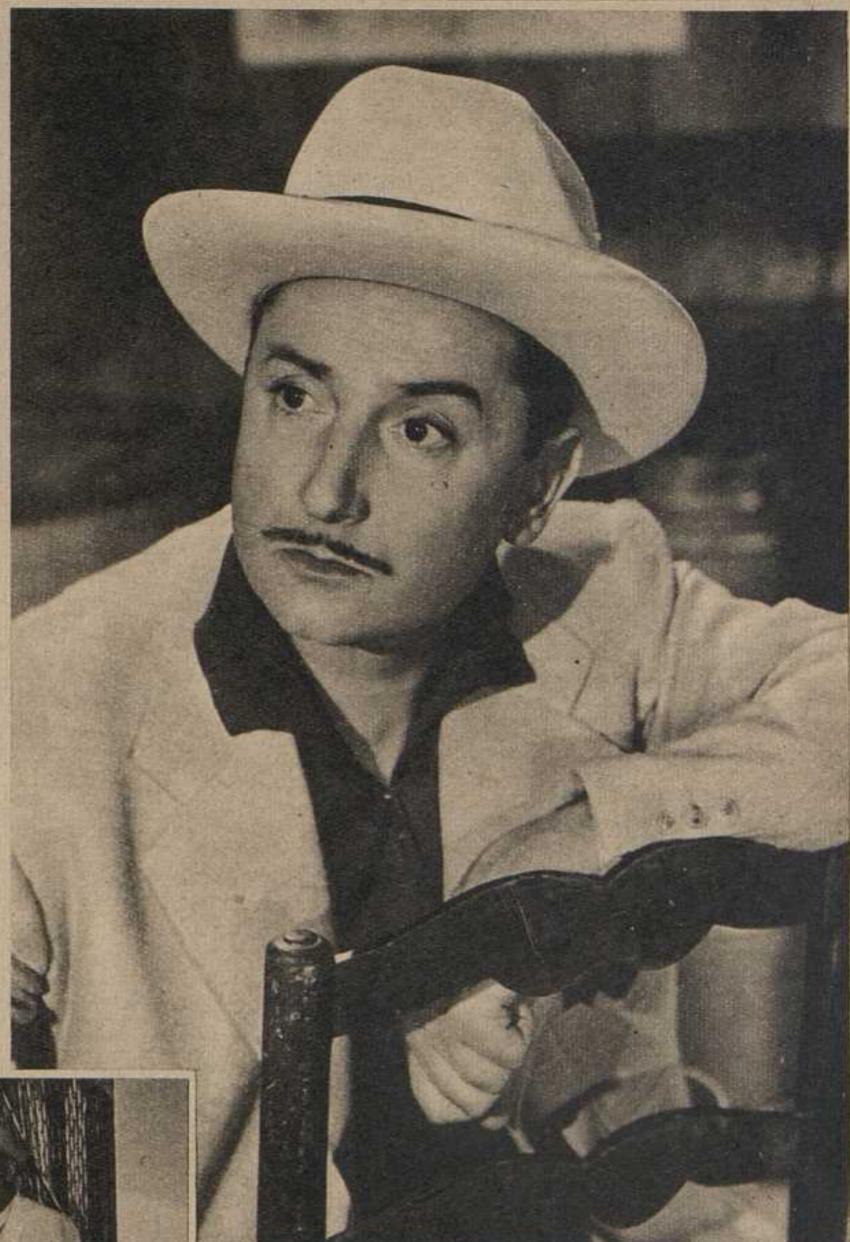
Photos : Bellair Films, A.G.

C.D.

...Mais le métier de trafiquant d'armes a ses dangers et ses blessures, que l'infirmière Vera Norman s'efforce de panser...



« L'Homme de la Jamaïque » et son ami Rappal (Alexandre Rignault) font une entrée discrète au cabaret d'Anita.



Le capitaine Hoggan est en mauvaise posture : Jacques Mervel et Navari (Jean Pignol).

A bord de son bateau, Mervel ne craint plus la police.





« ...Une seule ligne de diligence desservait San Antonio... »
(Sylvie Pelayo, René Raymond).



« ...En 6 mois, 3 jours et 17 heures, 75.642 pionniers et 1.293 wagons prirent le chemin de l'Oklahoma où l'on trouvait de l'or (en billets) »
Dans un saloon on boit et on se fait des relations sous l'œil des entraîneuses (Huguette Faget).



Coups de feu, coca-cola et pin-up
bandits et cigares, c'est la...

« ...Toute ressemblance avec des personnes ayant vécu, vivants ou à vivre est absolument fortuite et n'engage en rien la responsabilité de la Société productrice. »

C'est sur cette déclaration que démarre (allégerement) cette parodie de « western » produit par Pavox-Films (société à responsabilité très limitée au capital de 200.000 francs), ce qui est déjà un gag, puisque son principal actionnaire n'est autre que le grand photographe Paul Pavot.

La parodie du « western » made in U.S.A. était à faire. Paul Pavot et André Heinrich ont réalisé *Terreur en Oklahoma* avec tous les poncifs du film de cow-boys. On y retrouve avec plaisir la très classique attaque de diligence remplacée ici par une bagnole antique, une bagarre dans le saloon de la *Grosse Pépite*. Gonzalez y Pascal, au comptoir, surveille d'un œil paternel les ébats de ses clients : M. Colt, le shérif, la jolie Lolita Covadonga y Perez, danseuse de son état ; le traître n'est autre qu'une redoutable terreur qui distribue généreusement des cigares à ses victimes.

Dans la ville de San Antonio en liesse, le sachem indien Cornel Bill, qui n'en est pas moins un « bon Américain », puisqu'il trustee

le pétrole découvert sous son wigwam, dirige le défilé devant le président A. Lincoln, Tommy et Lolita s'embrassent. « ...et donnent naissance à une belle génération de jeunes Américains... prêts... comme leur père, à défendre la liberté, l'égalité et la fraternité... américaine ! »

Cette parodie est ponctuée d'innombrables coups de revolver qui tuent personne, de galops de chevaux quand passent les bicyclettes, de terrassiers qui trouvent des billets de mille dans leur tamis, de pancartes marquées « or », « Tip-cool River » (don de Coca-Cola) ; d'affiches dans ce genre : *Cigar's Man* avec le portrait d'un bandit et « Récompense : 10 cents », de gags dont je ne vous dirai rien.

Terreur en Oklahoma est un court métrage burlesque en diable qui laisse en mémoire tous les « articles-de-film-de-cow-boys », le cactus derrière lequel se cache le grand chef indien, le désert de la soif, la fièvre de l'or, la bagarre dans le saloon, en un mot comme en mille, les grandes passions qui vous feront découvrir le Far-West... en riant, car cette *Terreur en Oklahoma* ne se prend pas au sérieux.

Catherine BATZ.



Pas de pitié pour les femmes... ...ni pour les hommes

LA pitié est-elle de ce monde ? On pourrait en douter à en croire certains titres de films : *Sans Pitié*, *Pas de pitié pour les maris*, et enfin *Pas de pitié pour les femmes...*

Adapté d'un roman de Jean Giltène, au titre sensiblement moins violent (*Les Femmes sont bizarres*), le dernier film de Christian Stengel est une œuvre aiguë, dure et (naturellement) impitoyable. Et qui n'épargne pas plus les hommes que les femmes ! bien au contraire, jugez-en : trois cadavres et un blessé du côté du sexe fort contre seulement une morte ! Il s'agit cependant dans ce film de tout autre chose que d'un duel à mort entre représentants des deux sexes.



Que dissimule le beau visage de Geneviève Page et le sourire d'André Versini ?



M. Auclair et S. Renant trouveront-ils le bonheur à l'issue de leurs tragiques aventures ? Vous le saurez en voyant « Pas de pitié pour les femmes »

Michel Dunan, alias Michel Auclair, ne pensait guère au meurtre lorsque son extraordinaire ressemblance avec le richissime Alain de Norbois l'entraîna dans l'extraordinaire aventure que nous conte *Pas de pitié pour les femmes*. Il ne s'agit au début que d'une comédie, presque d'un vaudeville ; Michel s'installe dans la vie privée (et aussi dans les meubles !) d'Alain qui a disparu mystérieusement. La femme de ce dernier (Geneviève Page), reconnaît en Michel un mari adoré ; Marianne, la maîtresse attitrée d'Alain, l'accueille avec joie et il en tombe éperdument amoureux... L'or et le sang se mélangent : derrière les millions des Norbois se cache une tragédie dont notre héros perce bientôt le secret. C'est le drame : Michel doit-il faire éclater la vérité et perdre à tout jamais les avantages matériels de la situation présente et l'amour de Marianne ; ou doit-il se taire se faisant ainsi le complice d'un crime particulièrement odieux ?

Ce n'est pas à nous de vous révéler le rôle que les scénaristes ont réservé au souriant André Versini, au cocasse Robert Vattier et surtout à l'étrange Marcel Herrand. Peut-être les photos ci-contre vous en diront-elles davantage. Derrière chacun de ces visages, combien de crimes impunis ? Les paris sont ouverts, à vous de jouer...

Tout n'est pas noir cependant : à l'aube, deux amants chancelants verront enfin un bonheur chèrement acquis se profiler à l'horizon...

(Photos Consortium du Film.)

Bernard HICHINI.



L'étrange ressemblance de Michel Dunan et d'Alain de Norbois servira-t-elle les dessins...
...de l'inquiétant personnage qu'incarne Marcel Herrand ?

Maman, ne m'abandonne pas !



Un monde aux principes austères : le père et la mère de Jacqueline (G. Dorziat et Ruffini).



Au tribunal : la mère de Claude (Gaby Morlay) et Jacqueline suivent, tendres, le déroulement du procès



Raymond (Gilbert Gil), sa mère (Helena Manson) et Claude Nogent, à l'heureuse issue du drame.



Le jeune avocat Claude Nogent (J.-P. Kerien) et la jolie Jacqueline Mussot (Nicole Stéphane).



1

Maman, ne m'abandonne pas ! Ce cri bouleversant, que l'on trouve comme un leitmotiv sur tous les bons murs des pouponnières de l'Assistance publique, pourrait aussi bien être le titre du dernier film de Maurice Cloche : *Né de père inconnu*. Avec cette œuvre, le réalisateur de *Docteur Laennec* continue la réalisation de l'un de ses plus chers désirs : celui qu'il conçut, en tournant *Monsieur Vincent*, d'aborder, un à un, tous les problèmes sociaux dont ce film constitua la synthèse. L'actualité, l'intérêt même d'un tel thème parurent discutables à certains distributeurs ; l'annonce de la réalisation de *Né de père inconnu* va leur infliger un cinglant démenti. Il suffit, pour se convaincre, de voir la multitude de lettres reçues par Maurice Cloche, de lire les confidences émouvantes qui lui parviennent encore chaque jour. Triomphant des obstacles, le metteur en scène de *Monsieur Vincent* a voulu mettre son talent (qui est grand) au service d'une cause émouvante ; il ne peut, dans sa tâche, que rencontrer l'estime de ses pairs et l'affection du public.

Le scénario (1) oppose d'abord Jacqueline Mussot (Nicole Stéphane) à son père Henri (Ruffini), important industriel, qui veut l'empêcher d'épouser le jeune avocat Claude Nogent (J.-P. Kerien). L'intelligence, l'esprit et la haine de l'hypocrisie sociale, contre laquelle le jeune avocat s'est fixé comme idéal de lutter, ont séduit Jacqueline. Mais, pour parvenir à ses fins, son père n'hésitera pas à employer les moyens les plus bas : Claude assure la défense d'un jeune ouvrier des usines Mussot, Raymond (Gilbert Gil), accusé d'avoir provoqué la mort de sa maîtresse en la précipitant dans un canal à la suite d'une violente discussion. Elle le suppliait de reconnaître leur enfant. L'avocat fait ressortir avec ardeur les contradictions des témoignages, affirme que la victime s'est suicidée. Après d'adroites et hypocrites réticences, le procureur Mussot, frère de l'industriel, déclare que Claude Nogent ne peut soutenir cette thèse. N'est-il pas lui-même « né de père inconnu » ? Or sa mère (Gaby Morlay), qu'abandonnée, ne s'est pas suicidée, puisqu'elle a même refait sa vie avec Nogent.

Claude ignorait tout. Sa mère le supplie de lui pardonner d'avoir gardé son secret. « Oui, elle a aimé un homme avec lequel elle ne peut faire sa vie. Mais ce fut Nogent qui la sauva du désespoir. Ils s'efforcèrent de cacher à l'enfant son origine, ce qui était également possible, afin qu'il ne se sentit pas diminué, différent des autres. »

Claude Nogent, au cours de sa plaidoirie, affirme son mépris d'une certaine hypocrisie sociale qui, appelaient les enfants naturels « des hommes comme les autres », les repousse trop souvent dans les faits et dans les sentiments. Le scandale provoqué par son propre cas en fut bien la preuve.

Il obtient non seulement l'acquittement de Raymond Denis, mais remporte un très grand succès personnel.

Raymond Denis, acquitté, mais comprenant, grâce à l'intervention de Claude Nogent, quelles furent sa lâcheté et sa culpabilité morale, ira rechercher son enfant à la pouponnière de l'Assistance publique.

C. DENIS.

(1) Scénario de Maurice Cloche. Adaptation de J. Halléin-Albert Mathieu, Meccoli, Prosperi, Renzo Merisi.

Photos. Consortium du Film.

Production-Distribution PÈRE NOËL and C° (S.A.R.L.)



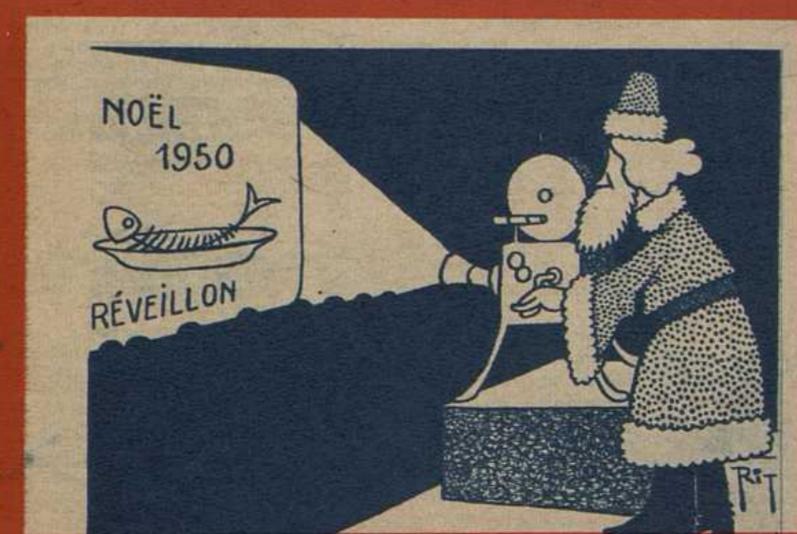
A Société de production Père Noël : Monsieur, le court métrage éducatif par vous livré ne satisfaisant pas notre clientèle, je vous saurai gré de nous faire parvenir, dans les plus brefs délais, un film locomotive (avec au moins une vedette à moteur), un long métrage de jubilation...



LE PETIT NOËL DU MINOTAURE
Avec la complicité d'André François et de « L'Ecran français » (tous droits réservés...), le Minotaure a vu apparaître sur son écran personnel, en cette nuit de Noël... une douce moitié.



— Avec un extrait par an, comment vous-voilà qu'on augmente la consommation de chocolats glacés et de pastilles de menthe.



ACTUALITÉS

— Des poupées ! Des pantins ! On aimerait mieux « Un Homme véritable ».



NOËL, NOËL-NOËL

Souhaitons-nous en même temps une bonne année...

Ils répondent à notre enquête de Noël:

QUEL
1^o ROLE
2^o FILM
3^o PARTENAIRE
4^o METTEUR
EN SCÈNE

DÉSIREZ-VOUS TROUVER DANS LA HOTTE DU PÈRE NOËL?

QUESTIONS SUBSIDIAIRES : A. Et quoi encore ?

B. Qui voyez-vous dans le rôle de VOTRE Père Noël personnel ?



BRIGITTE AUBER :
1^o Zorro.
2^o Un film d'action.
3^o Douglas Fairbanks.
4^o Charlie Chaplin.
A) Rien d'autre.
B) Le Père Noël lui-même.



RAYMOND BUSSIERE :
1^o Celui de Jules.
2^o Dans « Avec qui voulez-vous lutter », dont j'ai écrit le scénario avec Annette Poivre.
3^o Tiens, c'est question ! Annette !
4^o Le meilleur.
A) La Paix, pour me garder mon bonheur personnel.
B) Je ne vois pas un Père Noël unique : je voudrais que ce rôle soit incarné par chaque homme au monde.



JEAN GEHRET :
1^o Un fantôme.
2^o ...Un film qui soit agréé par un producteur.
3^o Quels acteurs ? Des inconnus avec beaucoup de talent.
4^o Mais voyons...
A) Rien d'autre, je vous assure !...
B) Une colombe.



HENRI AISNER :
1^o Celui d'un clown.
2^o « Le Bal du lieutenant Helt » et « La Dame au gardénier ».
3^o Quels interprètes ? Gérard Philipe et Emma Bovary.
A) N'est-ce pas suffisant pour une année ?
B) Noël-Noël.



NICOLE COURCEL :
1^o Un rôle spécialement conçu pour moi, de préférence au théâtre.
2^o Voir ci-dessus.
3^o Jean Renoir ou Julien Duvivier.
4^o Pierre Fresnay ou Spencer Tracy.
A) Une grande maison de campagne pour y passer quelque temps avec mon petit frère que je n'ai pas vu depuis longtemps.
B) Pierre Brasseur.



MARIA CASARES :
1^o Je vais bientôt interpréter un beau rôle, au théâtre, dans une pièce de Colette. Au cinéma je souhaite un rôle de femme qui ne soit ni méchante ni étrange, mais simplement gentille. Bref un rôle de femme...
2^o Très peu de chose... un tout petit rôle... un rien... dans un film de Charlie Chaplin.
A) Beaucoup de beaux étés avec tout ce qu'un bel été comporte.
B) Michel Simon.



YVONNE DE BRAY :
1^o Un beau rôle.
2^o Un film de Cocteau.
3^o Jean Marais.
4^o Cocteau, bien sûr !...
A) Tellement de choses qu'il m'est impossible d'en choisir une spécialement.
B) Je ne sais pas... Attendez... Plutôt Bernard Blier...



SIMONE RENANT :
1^o Un bon.
2^o Un film intéressant et sensible, qui apporte au spectateur un peu de poésie.
3^o Un partenaire avec lequel je puisse travailler en pleine entente — en communion, dirais-je — et en toute camaraderie...
4^o Français un grand metteur en scène français.
A) Une maison de campagne.
B) Fernand Ledoux.

Le courrier de Blanchette Brunoy

Le temps des vœux est venu. J'aurai garde de manquer à cette aimable coutume. Je vous souhaite donc à tous et à toutes un joyeux Noël. Et, en particulier, je souhaite à mes correspondants présents et futurs que le père Noël dépose dans leurs cheminées de gros sacs de bonheur. Ce vœu-ci, je saurai, par mon courrier de 1951, s'il a été exaucé : je voudrais tant que, contrairement à ce qui s'est passé, hélas ! jusqu'à présent, la somme des joies dont les lettres que je reçois se font l'écho, l'emporte sur celle des peines ! C'est avec cette pensée que je vous embrasse tous et toutes sur les deux joues. B. B.

COMPAGNONS DES MAUVAIS JOURS

Paroles de Jacques PRÉVERT

Musique de Joseph KOSMA

New Edition Copyright MCML by Enoch et Cie. Copyright MCMXLVII by Enoch et Cie. International Copyright Secured. Paris Enoch et Cie, Editeurs.

Compagnons des mauvais jours, je souhaite un' bonne nuit et je m'en vais, la recette a été mauvaise, c'est de ma faute, tous les torts sont de mon côté, j'aurais dû vous écouter, j'aurais dû faire le beau caniche, c'est un numéro qui plaît, mais je n'en ai fait qu'à ma tête, et puis, je me suis énervé. Et j'ai chanté l'histoïr trop trist' d'un pauvre chien abandonné. Les gens ne viennent pas au concert pour entendre hurler à la mort et cett' chanson de la fourrière nous a causée le plus grand tort.

Compagnons des mauvais jours — je vous souhaitez une
bonne nuit — dor. mez. ré. vez moi je prends mes cas.
Ré 9 m. Sol m. **Meno mosso** *Y17* Fa 5dim.
Ré 7 Sol m. Sol 7m. La 7 Ré m. Sol 7 Sol dim. Do 7
quette et puis deux ou trois cigarett's dans le paquet et je m'en
vais. — Com. paguons des mauvais jours — pensez à moi
Ré 7 Sol m. Ré 7 0. Sol min. Ré 7 Sol m. dim.
quelque fois — plus tard quand vous serez réveil. les
Do 7 Fa Do 7 Sol min. Do Do 7
— pensez à ce lui qui chante en souriant, un air dé. solé quelque
Fa La 7 Sol min. Do 7 Ré min. Mi Mi 7
part le soir au bord de la mer et qui fait en suit la quêt' pourch.
Fa Ré 7 Sol m. **Meno mosso** Sol 7dim. La m. Ré m. Sol m.
ter de quoi manger et de quoi boire. — Compagnons des mauvais jours je vous ousson.
Sol dim. 7 La min. Ré m. P Sol 7 Sol 7dim P
haute une bonne nuit dor. mez. ré. vez, moi je m'en vais.



Tous droits réservés pour tous les pays.

Publié avec l'autorisation de MM. Enoch et Cie, Editeurs de Musique, 27, bd des Italiens, Paris (2^e).

LE 3^e COUP

Un film de Igor Savchenko. Scénario de Perventzev. Musique tirée des œuvres de Tchaïkovski, avec Alexis Diky, Bogolioubov, Choumski, Marc Bernès. Production des Studios de Kiew, 1948. Distribution : Procineex.

DES IMAGES — UN FILM — DES IMAGES — UN FILM — DES IMAGES



1



2



3



4

Depuis Stalingrad les troupes allemandes refluent vers l'Ouest. Dans l'immense forteresse de Sébastopol et dans la Crimée tout entière, elles se sont retranchées solidement. Cette tactique, plus politique que stratégique, a pour but essentiellement de maintenir en confiance les alliés balkaniques du Reich. Mais il n'en demeure pas moins que le bastion de Crimée constitue une menace permanente au flanc gauche de l'avancée des troupes soviétiques. La citadelle criminéenne semble imprenable : le génie allemand a renforcé l'antique dispositif de défense turc et crétien. Pis que le mur Atlantique, un système de fortifications borde le bras de mer, plus large que le Pas de Calais, qui sépare la Crimée du continent.

Les troupes du maréchal Vassilievsky se lancent à l'assaut de la Crimée : « Quelles pressions ! Quelles masses ! — déclare le général allemand — pourtant, ils auront beau faire : Sébastopol ne sera pas un nouveau Stalingrad. Il n'y aura plus jamais de Stalingrad ! »

L'infanterie déborde les premiers remparts et dévale dans les premiers fossés, devenus d'immenses pièges à mort : les « hurrah ! » retentissent, mais aussi les cris des blessés. Quant aux râles des mourants, on ne les entend même plus tant est assourdissant le vacarme de l'artillerie et de l'aviation.

Armians, Tamagne, Kerch tombent, mais c'est au prix d'effroyables pertes en hommes. L'assaut de la Crimée se transforme en hécatombe. Le maréchal Vassilievsky reçoit l'ordre du Kremlin d'envoyer un compte précis des morts, des blessés et des prisonniers... Pendant ce temps, les munitions de l'artillerie, l'élan de l'infanterie, la force des fusiliers marins s'épuisent. Le général de la division blindée soviétique exhorte ses troupes : « En avant ! » crie-t-il dans le vaste cimetière de tanks. « En avant !... » lui répondent ses hommes de partout. Mais le général n'assistera pas à la dernière avancée de sa division : il tombe, mortellement blessé, sur le champ de bataille.

L'horreur de la guerre apparaît ici clairement : dans un pays ravagé, dans les villages brûlés, dans les maisons éventrées, les survivants se terrent, mais ils gardent au cœur l'amour de leur belle patrie et de la



5



6



7



9

UN FILM — DES IMAGES — UN FILM — DES IMAGES — UN

paix qu'ils ont si vaillamment gagnée après un quart de siècle de socialisme. Cette guerre, ils le savent bien, est l'ultime combat qu'il reste à livrer contre la sauvagerie. Mais les fantassins meurent, les blessés hurlent : le carnage se poursuit et Staline, responsable devant son pays de la défense du sol national, refléchit aux moyens d'assurer la victoire contre le fascisme en épargnant la vie de ses camarades. A Moscou, devant le conseil de guerre...

Staline propose une tactique audacieuse : l'avance de l'armée rouge en direction de cette imprenable Crimée sera stoppée jusqu'au moment où l'idée d'évacuation sera admise par l'état-major allemand, comme la seule permettant d'éviter le désastre. L'arrêt de la poussée soviétique enthousiasme l'adversaire qui croit avoir définitivement freiné la percée de l'armée rouge en Europe. Les jeunes recrues soviétiques, au contraire, s'impatientent dans les tranchées fangeuses. Le brave Tchmyga, un fusilier marin qui était à Stalingrad, dompte leur juvénile ardeur en leur expliquant que « l'homme est le capital le plus précieux », et qu'il est du devoir de dirigeants de l'U.R.S.S. ...

De ne pas engager l'armée dans des actions téméraires. Pendant ce temps, au casino de Simféropol, l'état-major fasciste fête le « repas des Russes ». Le général commandant la Crimée a été félicité personnellement par Hitler. Quelques mois après Stalingrad, le Reich rêve à l'année 1944 qui s'ouvre pleine de promesses pour lui, semble-t-il. « Berlin-Bakou-Bombay ! tel est notre programme » s'est écrit Hitler. A Simféropol, le général roumain discute avec le général allemand. Le Roumain est moins optimiste qu'à l'Allemand : il sait que les Roumains ont été entraînés malgré eux contre l'U.R.S.S., il sait qu'il est un traître et que ses soldats sont pressés de retourner dans leurs foyers.

C'est qu'Odessa, la porte entre la Crimée et la Roumanie, peut tomber aux mains des Soviétiques d'un moment à l'autre... Au cours de la fête de Simféropol, des émissaires turcs sont venus conférer avec les Allemands et leur renouveler leur sympathie : « Toute lutte contre le bolchevisme nous est chère... » Mais la lutte en question tournera-t-elle en défaite ? A Moscou, Staline annonce son programme de victoire : un premier coup pour délivrer Léningrad, un second pour libérer Odessa, un troisième pour sauver la Crimée. Les plans sont étudiés, précisés. Au moment où Odessa verra flotter le drapeau rouge, le troisième coup sera donné sur la citadelle de Crimée.

A huit heures du matin, la bataille doit s'engager. A huit heures, Staline réunit la commission d'agriculture pour préparer la réfertilisation de la Crimée. Là-bas, ce sont les fusiliers marins qui sont partis les premiers pour effectuer un mouvement d'encerclement à travers un endroit mal fortifié que Tchmyga, notre héros, connaît bien car il est criméen. Les soldats s'enfoncent dans l'eau jusqu'à la ceinture et, silencieusement, s'approchent de la côte avant que huit heures aient sonné. Ils sont, de cette façon, prêts à épauler efficacement leurs camarades fantassins. Tchmyga est arrivé le premier sur la côte de sa province natale. Il attend. Huit heures sonnent...

Des salves d'artillerie éclatent de partout. Au-dessus des tranchées russes se dressent des soldats : ils vont monter à l'assaut. « Hurrah ! » crient-ils. Les Allemands les mitraillent, mais en vain, car ces soldats n'étaient que des mannequins. Une fois encore le stratagème réussit. Mais les Allemands, férolement pilonnés, perdant tous leurs moyens de défense, finissent par comprendre et, la troisième fois, les « hurrah ! » de l'armée rouge les amusent. Pourtant, cette



10



11



12



13



14

fois, cela annonce un véritable assaut et les Allemands sont mis en pièces. La route de Sébastopol est libre, mais il va falloir franchir le Mont-Sapoun, et ce sera dur, comme l'explique le maréchal Vassilievsky à ses fantassins.

Le Mont-Sapoun est un haut lieu de l'histoire moderne : c'est là que des milliers d'hommes se sont faits tués pour préserver leur pays et l'humanité contre la barbarie fasciste. Tchmyga est sorti des tranchées avec un de ses plus jeunes camarades et il est allé lui montrer l'endroit où il s'est battu, quelques années plus tôt, contre les envahisseurs. On retrouve encore des os blancs et des dossiers de balle. Quand le jeune camarade de Tchmyga revient dans la tranchée, il trouve le maréchal parmi les fantassins. Averti du danger, il remet, comme tous les soldats soviétiques en ont l'habitude, une lettre à son officier, une lettre en guise de testament spirituel...

« Si je meurs, dites que j'étais un communiste ». Le lendemain, les forces soviétiques se livrent à l'assaut du Mont-Sapoun. C'est une grande montagne rocheuse, et il suffit de se placer à son sommet, puis de jeter quelques grosses pierres pour que d'autres ne puissent vous rejoindre. Ainsi des nids de S.S., embusqués dans des trous, déversent sur les soldats de l'armée rouge une pluie de rochers. Le camarade de Tchmyga s'élance et parvient à dénicher un de ces S.S. permettant ainsi à ses copains de gagner du terrain. Les soldats marins et les fantassins sautent de roc en roc, mais, hélas, beaucoup virevoltent en l'air, poussent un grand cri, et roulent, morts, en bas du Mont Sapoun.

La position est presque entièrement enlevée. Il s'agit maintenant de hisser le drapeau rouge au sommet du Sapoun pour prévenir les camarades de Sébastopol que l'heure de la liberté va bientôt sonner pour eux. Le drapeau passe de main en main : tel qui le portait a été tué, tel autre, trop pressé d'arriver au but, est tombé, tel autre encore doit livrer un combat corps à corps avec l'ennemi. Le drapeau monte toujours. Voici qu'il arrive au camarade de Tchmyga, qu'il gravit encore quelques mètres, mais tombe (« Si je meurs, dites que j'étais un communiste ») et c'est Tchmyga qui le brandit maintenant et qui ne prendra le temps de pleurer qu'en haut du Mont-Sapoun...

Face à Sébastopol, car elle est toute proche, cette ville famieuse, et, autour d'elle, les arbres en fleurs escortent les gars du pays, venus avec les chants du pays et l'ordre de Staline de « fertiliser la Crimée ». Voilà Sapoun, voilà Sébastopol, voilà Yalta... Simféropol. C'est la débandade dans le camp de la barbarie. « L'idée d'évacuation » a tellement bien germé dans l'esprit des Allemands qu'ils ne songent plus à se défendre derrière leurs monstrueuses fortifications. « L'idée d'évacuation » du maréchal Staline est devenue une réalité : plus de 7.000 Allemands sont morts, 200 Russes seulement sont tombés dans cet ultime assaut pour libérer le sol national : un bon troisième coup.

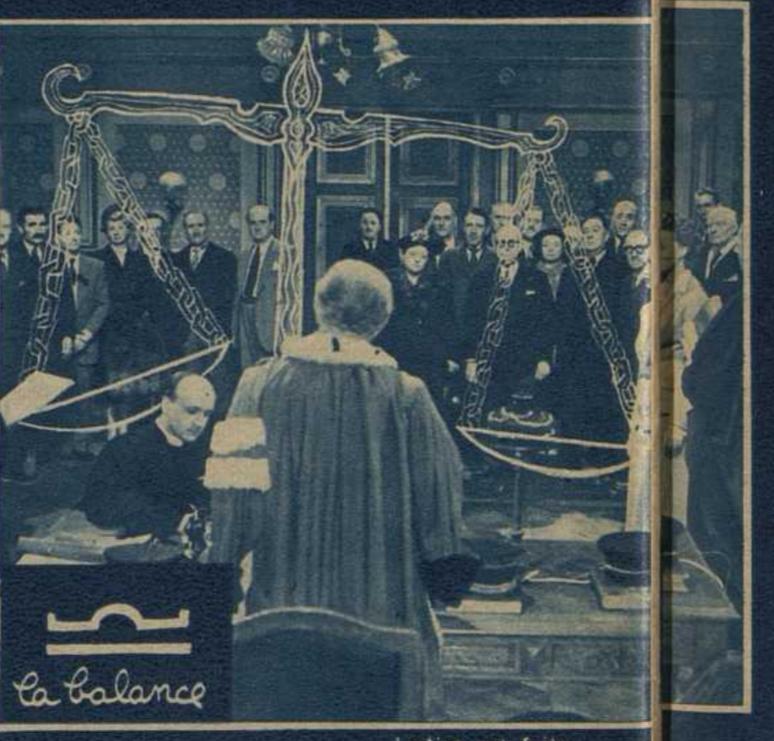
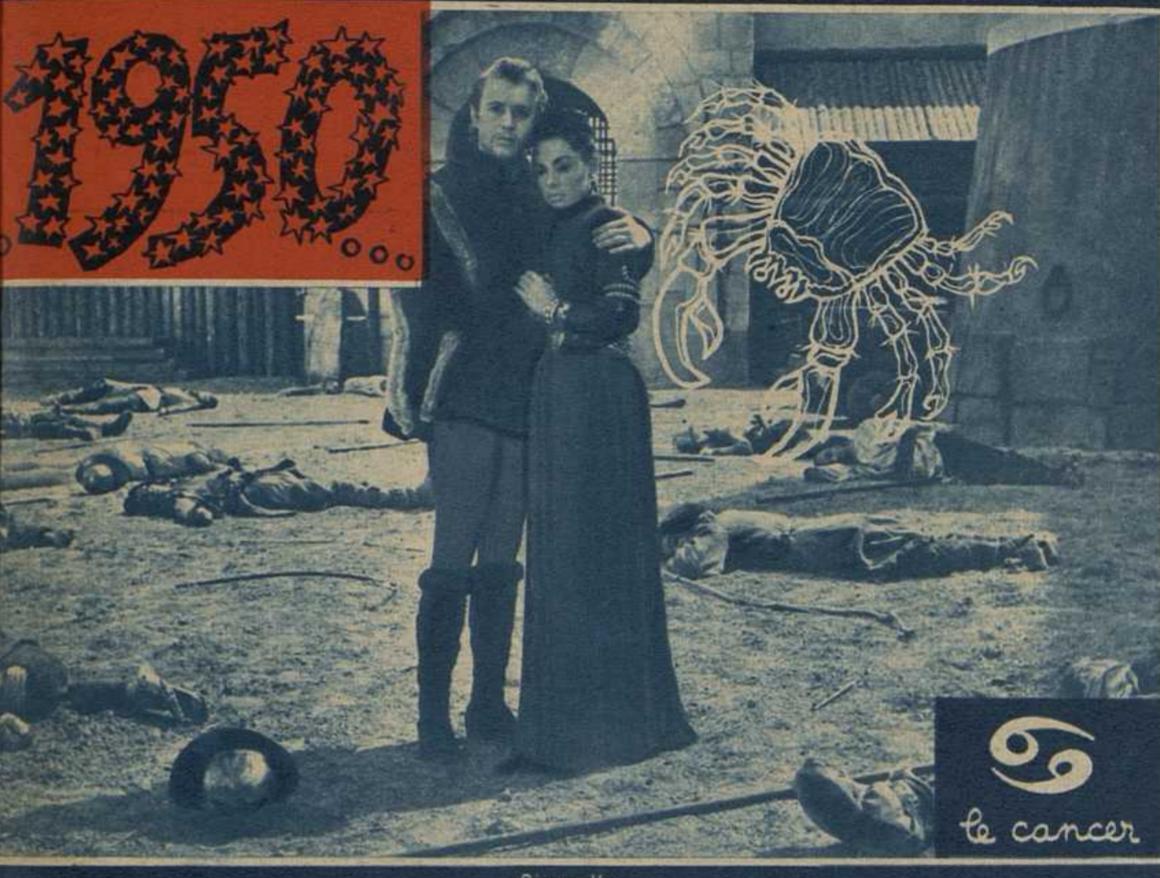
De Sébastopol, on s'enfuit comme on peut, c'est-à-dire en barque, en pérroir, en bateau, car il n'y a plus que la mer de libre. Mais la flotte soviétique veille au large et les avions à l'étoile rouge rôdent dans le ciel. Entre les survivants, la haine éclate. Ainsi le général roumain se trouve aux prises avec le commandant de la Gestapo pour savoir, dans l'encombrement des voitures, qui doit passer le premier. C'est que le troisième coup, la libération de la Crimée, n'a pas été qu'une simple victoire sur le fascisme, ce fut aussi le signe qu'attendaient les peuples de l'Europe Centrale pour entrer en lutte ouverte contre leurs oppresseurs, les nazis.

DES IMAGES — UN FILM — DES IMAGES



HOROSCOPE 1950

1950



Lest plus facile de prédire le passé que l'avenir...

Et si, à L'Ecran, nous ne sommes pas des mages patentés, nous n'avons pas voulu non plus encourir les foudres que la préfecture de Police réserve, paraît-il à ceux qui font profession de deviner le futur...

Aussi, composant ce Zodiaque un peu fantaisiste, nous n'avons pas seulement voulu tenter de donner une image de la diversité du cinéma français de cette année... qui fait, sur cette page, voisiner des œuvres aussi différentes que « Vendetta en Camargue » et « Les Enfants terribles ». Cette opposition apparente de caractère et de style n'étant en réalité que l'expression d'une grande richesse.

Nos rapprochements sont quelquefois tirés par les cheveux (plus exactement par les cornes du Bélier ou la crinière du Lion), nous avons oublié des metteurs en scène, des artistes, des films : excusez-nous, le cinéma français est trop riche.

Et croyez bien que son avenir n'est pas limité aux douze signes du Zodiaque !

Edouard BERNE.

LES CINÉ-CLUBS A TRAVERS LA FRANCE

Paris et Banlieue

LUNDI 18 DECEMBRE

CINE-CLUB UNIVERSITAIRE : « Salle de la Fraternité », 21, rue Yves-Toudic, 20 h. 45 : Nans, Fizières.

MARDI 19 DECEMBRE

CORBON : « Le Feray », 21 h. : Brèves rencontre. — SAINT-GERMAIN : « Le Royal » : Tchapiav, Le Charron. — ARGENTEUIL : « Majestic », 20 h. 45 : Les illégaux, Les Révoltés d'Alvarado. — ECOLE NORMALE SUPÉRIEURE : « Salle de l'école » : Boule du Suif. — MALAKOFF : « Cinéma Celtic » : No man's land, Jour de paye. — CLICHY : « Le Palace », 21 h. : LA ROCHELLE : « Le Familia » : La vie privée d'Henri VIII. — SAINT-QUENTIN, 48, rue Raspail : Passion de Jeanne d'Arc.

MERCREDI 20 DECEMBRE

MONTLUCON : « Apollo-Cinéma », 20 h. 30 : Brèves rencontre. — AUXERRE : « Sélect-Cinéma », 21 h. : Après le crépuscule vient la nuit. — DIJON : « Famille » : Les deux timides. — SARREGUENES : Emile et les détectives. — QUIMPER : « Excelsior », 20 h. 45 : L'Assassinat du Père Moko. — LA ROCHE-SUR-YON : « Théâtre Municipal », 21 h. : Les dames du Bois de Boulogne. — ARRAS : « Palace », 21 h. : Jour de colère. — TOURNON : « Ciné-Théâtre » : Winslow contre le roi. — COSNE : « Eden-Cinéma » : Les visiteurs du soir.

JEUDI 21 DECEMBRE

BLANC-MESNIL : « Mesnil-Palace », 21 heures : Le ciel est à nous, Etat des abeilles, Grill-room. — CINE-CLUB UNIVERSITAIRE : « Salle de la Fraternité », 21, rue Yves-Toudic, 20 h. 45 : Allemagne année zéro, En rade.

VENDREDI 22 DECEMBRE

RENAULT : « Musée de l'Homme », 20 h. 30 : Mariage de Chiffon. — FLEURY-MEROGIS : « Salle du Centre » : Maria Canicularia. — SAMEDI 23 DECEMBRE C. C. DE L'ARCHER : « Cinéma Palermo », 16 h. 30 : Le ciel est à vous.

MARDI 26 DECEMBRE

BAGNOLET : « Novelty-Palace », 21 h. : Quatre pas dans les nuages.

Vrouince

LUNDI 18 DECEMBRE

AVIGNON : « Rex-Cinéma » : Pépé le Moko. — CAHORS : « A.B.C. » : Idylle à la plage. — LUNEL : Les disparus de Saint-Agil. — CHERBOURG : Tabou, Les isolés. — SAINTE-FEYRE : « Sanatorium » : La dernière chance.

MARDI 19 DECEMBRE

CLERMONT-FERRAND : « Vox », 21 h. : Quatorze juillet. — BEAUVAU : « Beauvau » : Quelque part en Europe.

Carnet

du

Club-Trotter

L'intervention de Jeander au C.C. de Nancy (fin).

LE CHEMIN DU CIEL a été présenté au Congrès international de Bâle en 1945, en même temps que La Dernière Chance. Plus « public », La Dernière Chance a eu le succès que vous savez. Celui-là n'a pas de chance et n'a été projeté qu'une ou deux semaines à Paris, aux Ursulines, je crois. Ignore s'il a fait une carrière en province, mais c'est peu probable, puisqu'il n'a jamais été projeté à Nancy.

Il a évidemment un caractère particulier et des défauts. Il manque peut-être un peu de rythme dans le sens que les brèves et les longues n'y sont pas très ordonnées. Mais il a un charme certain, celui des « mystères » du moyen âge et des peintures primitives, avec cette poésie naïve et familière que les amateurs de goût sauront apprécier.

C'est un film suédois de Alj Sjoberg, sur un scénario de Rune Lindström, qui en est le principal interprète (rôle de Mats), avec des images souvent admirables de Gösta Rosling.

Le rôle de Mats est interprété par Eivor Landström; celui du Bon Dieu par Anders Henrikson, celui du Diable par Fjelleström et celui du roi Salomon par H. Löwendal.

C'est l'histoire d'un jeune paysan qui part à la recherche de sa fiancée brûlée comme sorcière, ren-

Voyage autour d'une caméra (2)

La "Starlett" (9,5 mm., 16 mm.) est née sous le signe de la Sainte-Simplicité

NOUS avons vu, la semaine dernière, comment la « Starlett » (1) de M.C.M. avait heureusement résolu, pour le cinéaste amateur, l'embarras du choix entre le 9,5 mm. et le 16 mm.

Mais là ne se sont pas bornés les efforts du constructeur. Ils ont porté ensuite sur deux autres points :

1° Produire pour une somme de 69.600 francs une caméra m'mie d'un bon objectif, accompagnée d'un sac, d'un pied panoramique, et qui se trouve à égalité avec des appareils dits « semi-professionnels » et qu'on ne trouve dans le commerce que pour 130.000 francs.

2° Résoudre le second dilemme qui se pose au postulant cinéaste à savoir : « Ou j'achète un appareil trop bon marché (caméloïde, disons le mot) et lorsque j'aurais des déboires, je ne saurai jamais si je dois les attribuer à mes méconnaissances personnelles ou aux déficiences de ma caméra ; ou, au contraire, j'achète un matériel perfectionné mais délicat et je vais m'embrouiller les doigts (et l'esprit) dans les réglages et manipulations.

En fait, ces deux problèmes n'en faisaient qu'un : construire à bon marché une caméra de valeur renouvelant à opter pour l'établissement d'un mécanisme de haute précision mais simplifié. Pour ne citer qu'un exemple, disons qu'il est moins onéreux de se pencher sur le calibrage d'un unique tambour entraîneur que d'en fabriquer

voilà. C'est tout ce que je vous dirai, parce que je ne veux pas abuser de la patience que vous avez apportée à m'écouter pour ne pas m'entendre parler du chemin du Ciel que le C.C. de Nancy a l'honneur de vous présenter aujourd'hui.

★ IL N'EST PAS TROP TARD peut-être pour parler de la tournée que Sonika Bo (fondatrice et animatrice du C.C. Cendrillon, et aujourd'hui vice-présidente de la Fédération des C.C. de Jeunes, créée lors de la dernière assemblée générale de la F.F.C.C.) fit, en juin dernier, dans les clubs de la Drôme et de l'Ardèche. Invitée par le Ciné-Club de Jeunes de Valence, qui ne put malheureusement pas la recevoir (car le jour prévu coïncidait avec une importante manifestation de jeunesse locale), elle porta, dans les villes où existait déjà un ciné-club, une parole attendue et écoute avec enthousiasme et, dans les villes qui ne comptaient pas de ciné-club de jeunes, elle sut donner aux enfants le désir d'en avoir un et aux adultes la foi en l'œuvre nécessaire. Que ce soit à Romans, où douze cents enfants l'applaudirent dans une salle de huit cents places ; à Annonay, où une seconde séance fut être improvisée sur-le-champ ; à Tournon, où le conseil d'administration du C.C. de Jeunes la reçut dans la vieille « Salle des Actes » du lycée, en présence du proviseur, du sous-préfet, du maire, et où l'on but un verre d'Hermitage à la prospérité des C.C. de Jeunes et d'Enfants ; à Aix-en-Provence, annexé pour un temps à la vallée du Rhône ; à Aubenas, à Die, le même public d'enfants enthousiastes se retrouva pour applaudir un programme de choix, s'attendant, rire et chanter. Au total, belle tournée, pleinement réussie, mais surtout utile et riche de promesses.

deux... et que l'existence de ce tambour unique facilite le chargement.

Ainsi ce double effort a-t-il, lui aussi, été couronné de succès.

Caméra de qualité semi-professionnelle ? Une preuve suffira à le démontrer : on sait le succès qu'ont obtenu lors du dernier Salon du Cinéma les « bouts d'essai » auxquels chaque visiteur pouvait se soumettre moyennant une somme minimale. C'est avec une « Starlett » qu'ils étaient tournés par des opérateurs professionnels. Avec une « Starlett » aussi le documentaire que l'on a pu voir sur l'édit salon. Croyez-vous qu'un professionnel aurait risqué sa réputation sur un matériel dont il n'était pas sûr ?

Caméra simplifiée mais d'un

mécanisme précis ? Pour le savoir examinons-en les différents points :

— Le mouvement d'horlogerie qui le commande déroule sans ralentissement 8 m. 20 de pellicule. On l'entend à peine. Ce détail n'aurait que peu d'importance pour les prises de vues en « mutet » si le bruit d'un moteur mécanique n'était le fait de secousses qui, elles-mêmes, rendent l'image tremblante.

— La « carrosserie » de la caméra est composée d'un boîtier et d'un couvercle en duralumin fondu, y compris le mécanisme intérieur et l'optique, pèse au total un peu moins de deux kilos. C'est un bon poids : plus lourd, l'appareil fatigue l'opérateur ; plus léger, il

manque d'assise et les vues qu'il prend, de fixité.

— L'obturation est à rotation rapide (augmentation de la luminosité).

— Le débit unique, et l'entraînement de la pellicule par chariot à griffe assurent une parfaite fixité.

— Un simple réglage permet non seulement de varier la cadence de prise de vues de 8 à 64 images-seconde (ce qui permet tous les effets de ralenti, d'accélération ou de synchronisme avec le son, mais de faire de l'image par image) ce qui autorise d'innombrables trucages et, également, des réalisations de dessins et de maquettes animées.

— Un changement en plein jour de films de trente mètres (si utiles pour le reportage, entre autres). Signalons par la même occasion que ce chargement est des plus simples et que, d'autre part, le démontage du cadre-fenêtre quasi instantané facilite l'indispensable nettoyage périodique du couloir où glisse le film.

— Enfin, doublement gradué en mètres et en pieds, un compteur permet à tout instant de savoir où l'on en est.

Tels sont les principaux avantages mécaniques (et économiques) de la « starlett ».

Cependant, une caméra sans objectif serait une caméra aveugle.

C'est donc son optique et sa visée que nous examinerons la prochaine fois.

(A suivre.)

Michel FAVIER-LEDOUX.

(1) Distributeur général : Orbi-Film et Orbi-Export, 18, rue Marbeuf, Paris (8^e). Elysée 44-37.

PIERRE HORAY — ÉDITIONS DE FLORE

UN ENSEMBLE CONSACRÉ PAR LE SUCCÈS UNE DOCUMENTATION UNIQUE INDISPENSABLE A L'HONNÈTE HOMME

ALMANACH DES LETTRES 1951 (cinquième année)

sous la direction d'YVES LEMAR, présenté par André BILLY, de l'Académie Goncourt.

ALMANACH DES SCIENCES 1951 (quatrième année)

sous la direction de René SUDRE, avec la collaboration de 32 membres de l'INSTITUT, Professeurs de Facultés et Savants.

ALMANACH DU THÉÂTRE & DU CINÉMA 1951 (troisième année)

sous la direction de Jean VAGNE, présenté par Armand SALACROU, de l'Académie Goncourt.

ALMANACH DE LA MUSIQUE 1951 (deuxième année)

sous la direction d'Erik SARNETTE, présenté par Claude DELVINCOURT, directeur du Conservatoire.

ET POUR LA PREMIÈRE FOIS :

ALMANACH DU DISQUE 1951

sous la direction de Michel de BRY et présentation de René NICOLY, Président des Jeunesse musicales de France.

Chaque volume 256 p. in-16 jésus cartonné sous jaquette : 420 fr.

UN CADEAU APPRECIÉ : LES CINQ ALMANACHS
REUNIS SOUS UN ÉLÉGANT EMBOITAGE ... 2.250 fr.

LA GAZETTE DES LETTRES

Marguerite Rock
LINGERIE



CADEAUX DE NOËL -- JOUR DE L'AN

★ MARGUERITE ROCH vous offre parmi une gamme de ravissants chemisiers, son chemisier « PEAU D'ANGE », entièrement brodé main au prix exceptionnel de 3.900 Francs.
★ MARGUERITE ROCH, lingerie fine, pyjamas, chemises de nuit ; combinaisons ENTIEREMENT COUSUES MAIN, dentelle haut et bas. Toutes tailles, à partir de 2.600 Francs.
★ MARGUERITE ROCH, le chic et la séduction de Paris, ouvert sans interruption de 10 à 20 h. : 33, bd de Clichy, PARIS 9 ^e - TRI. 08-03 - Métro : Blanche et Pigalle. - Autobus : 30 et 67. Magasins ouverts les dimanches 24 et 30 décembre

NAHMIAS

PETITES ANNONCES

COURS ET LEÇONS

La ligne : 85 francs.

Cours du coméd. Mihalesco. PIIG. 68-80

DEMANDE D'EMPLOI

La ligne : 35 francs.

Dame, 58 ans, bonne présent., bon. éducat. Situation. Cherche vise mariage Monsieur, fonctionnaire ou retraité. Pas sér. s'abstenir. Ecr. N.

Project. son. 16mm. « RADIO CINEMAS ». Gde. bob. 2 valises ampli. 5 w. av. P. U. et micro. Bas px. s'ad. P. Morin, 16, r. J.-Gallet, Colombes-cha. 26-41 - dom. CHA. 26-10.

8, RUE DE L'ISLY (Près Gare St-Lazare)

Téléphone : EUROpe 39-96.

JEAN DISLY — COIFFEUR MODERNE."

Un abonnement à

L'ECRAN français

est un cadeau qui

fait toujours plaisir

Composé par la

Société Nationale des Entreprises de Presse

IMPRIMERIE CHATEAUDUN

59-61, rue La Fayette - Paris (9^e).

PLUS FORT QUE TARTARIN

(HAROLD LLOYD)

LA BOHEMIENNE

(LAUREL et HARDY)

3 h. 1/4 de PROJECTION

L'ECRAN FRANÇAIS

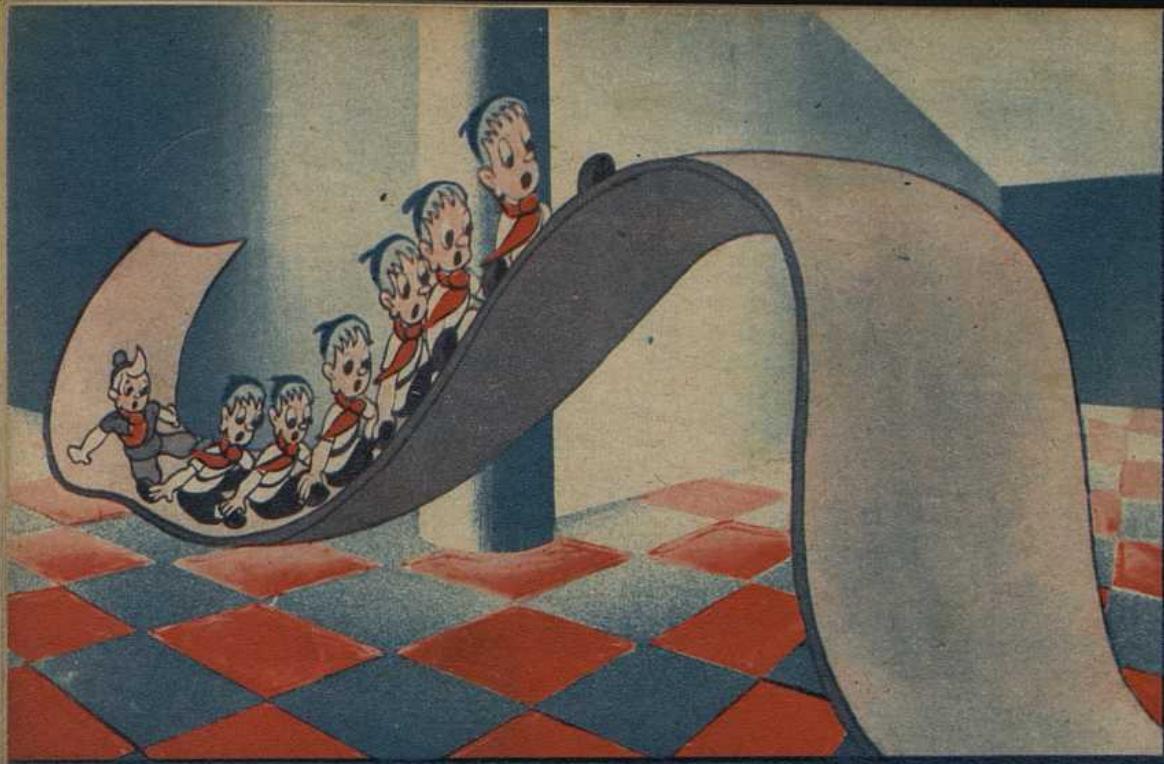
l'hebdomadaire indépendant du cinéma a paru clandestinement jusqu'au 15 août 1944.

REDACTION-ADMINISTRATION : 3, rue des Pyramides - PARIS (1^e).

TELEPHONE : Rédaction-Administration : OPéra 86-21 et 85-27

PUBLICITE : INTER-PRESSE, 10, rue de Châteaudun - PARIS (9^e)

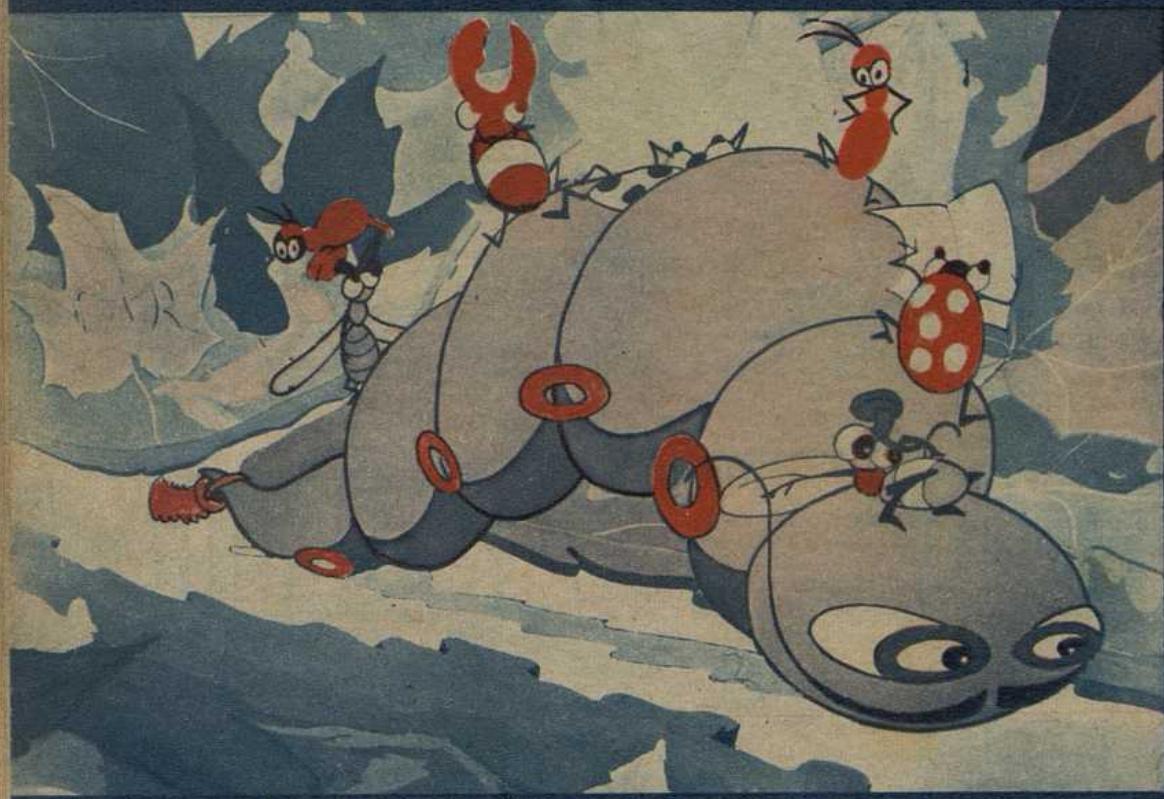
TELEPHONE : TRUdaine 75-63 et 75-64.



Voici Jeannot l'intrepide et ses six compagnons sur le tapis magique de l'ogre.



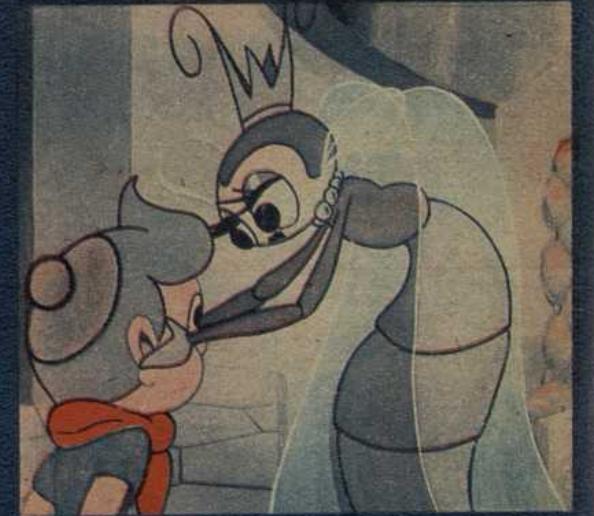
Jeannot contemple le merveilleux chateau de l'ogre.



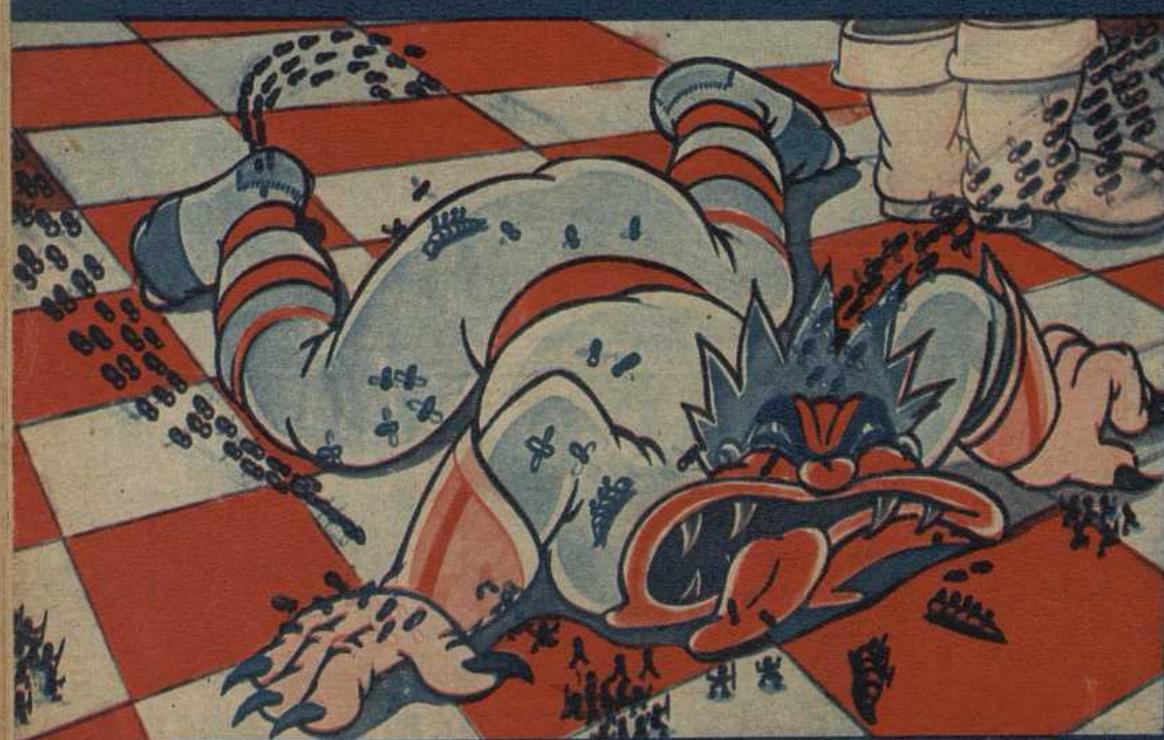
Le ver luisant transporte sur son dos des coccinelles et des abeilles.



La reine des abeilles et Jeannot dirigent le combat contre l'ogre.



Jeannot l'intrepide, vainqueur de l'ogre, reçoit l'Ordre de la Ruche.



Victoire ! L'ogre est terrassé grâce aux abeilles.



Dans l'allégresse générale, Jeannot valse avec la reine des abeilles.